

L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume XXII, n° 19
Montréal, 1^{er} octobre 2015
www.itineraire.ca

DOSSIER

Identités autochtones

Vues par :

PHILIPPE FALARDEAU

Viviane Michel

Richard Kistabish

Shayne Brazeau

ZOOM

Jo-An Blanchet-Girard

L'ITINÉRAIRE EST FIER DE S'ASSOCIER À CAFÉ BROSSARD, nouveau partenaire et fournisseur officiel de café de L'itinéraire.

CAFÉ
BROSSARD MD

*Merci à
Café Brossard
ainsi que sa superbe équipe*

*dont Martin et Catherine Brossard,
(à droite) qui ont été accueillis
dernièrement à L'itinéraire par,
à gauche: Vanessa Sérent,
responsable du financement,
Christine Richard, directrice générale,
et Jean-François Roberge-Morin,
agent de soutien communautaire.*



L'austérité
n'a pas sa place
en éducation.



Centrale des syndicats
du Québec

Investissons
pour l'avenir.



facebook.com/lacsq | lacsq.org | twitter.com/csq_centrale



*Engagez-vous,
suivez-nous!*



5729 fois merci



2852 fois merci

Jo-An Blanchet-Girard

Camelot N°: 1400 | Âge: 25 ans

Point de vente: métro Angrignon

Jo-An est, aux premiers abords, une jeune femme souriante, qui s'exprime avec clarté et aisance. C'est aussi une personne débrouillarde, accoutumée à persévérer dans des situations qui en décourageraient plus d'un.

On lui a diagnostiqué un trouble d'attention et d'hyperactivité dès son entrée à l'école. «*J'ai toujours eu de la misère à me concentrer, à rester assise et à rester motivée*», dit-elle. Mais ni cela, ni ses crises d'anxiété, ni les problèmes financiers ne l'ont empêchée de poursuivre ses études. Elle est présentement en train de finir ses mathématiques enrichies et ses cours de chimie et de physique pour entrer au cégep en Sciences de la nature.

Jo-An vit aujourd'hui avec sa mère et entretient une belle relation avec son frère. Son père est décédé lorsqu'elle avait 11 ans. Les longues marches qu'ils faisaient ensemble sur le boulevard Gouin demeurent ses plus beaux souvenirs d'enfance.

Au printemps dernier, elle et sa mère avaient de plus en plus de difficulté à payer leurs factures, au point de se faire couper l'électricité. Jo-An ne s'est pas laissée abattre: «*Je me suis dit non, il faut que je continue l'école et je ne peux pas me trouver un travail en même temps [...], ce serait trop et ça me causerait encore plus des crises d'anxiété*». C'est à ce moment qu'elle a commencé à vendre *L'itinéraire*.

Selon elle, sa situation s'est beaucoup améliorée depuis: «*je peux me gâter un peu plus, acheter de la nourriture, m'acheter quelques fois des nouveaux meubles*». Elle a récemment pu s'offrir un nouveau lit. Ses crises d'anxiété ont également diminué. Elle espère poursuivre ses études jusqu'à l'université, en médecine ou en biochimie médicale. ■

Par Mirna Djukic

Photo : Alexandra Guellil

NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le magazine L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, L'itinéraire est vendu régulièrement dans la rue. Cette publication est produite et rédigée par des journalistes professionnels et une cinquantaine de personnes vivant ou ayant connu l'itinérance, dans le but de leur venir en aide et de permettre leur réinsertion sociale et professionnelle.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, c'est aussi plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous!

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue.

Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Shawn Bourdages, chef de développement social par courriel à :

shawn.bourdages@itineraire.ca
ou par téléphone au: 514 597-0238 poste 222.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada

ISSN-1481-3572
n° de charité: 13648 4219 RR0001

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE

2101, RUE SAINTE-CATHERINE EST
Téléphone: 514 597-0238
Télécopieur: 514 597-1544
Site: www.itineraire.ca

DIRECTRICE GÉNÉRALE:

CHRISTINE RICHARD

RÉDACTION

Rédactrice en chef: JOSÉE PANET-RAYMOND

Journaliste, responsable société: ALEXANDRA GUELLEL

Responsable de la formation des participants:

CHARLES-ÉRIC LAVERY

Chargé de l'accompagnement des participants:

SIMON POSNIC

Conception graphique: GENEVIÈVE BRIÈRE, ARÔME GRAPHIQUE

Stagiaires à la rédaction: MIRNA DJUKIC

Collaborateur: IANIK MARCIL

Adjoints à la rédaction: CHRISTINE BARBEAU,

JULIAN BALLESTER, ROBIN BÉLANGER, MARIE BRION,

DANY CHARTRAND, SARAH LAURENDEAU, HÉLÈNE MAI,

ÉLIANE THIVIERGE

Photo de la une: PAUL-ANDRÉ FLEURENT/

ASSISTANT: QUENTIN DUCADOS

Révision des épreuves: PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE,

MICHÈLE DETEIX

ADMINISTRATION

Chef des opérations et des ressources humaines:

DUFFAY ROMANO

Responsable de la comptabilité: LYNE COUSINEAU

Adjointe administrative: NANCY TRÉPANIER

Responsable du financement: GESSIE VANESSA SÉRANT

ÉQUIPE DE SOUTIEN AUX CAMELOTS

Chef du développement social: SHAWN BOURDAGES

Agent d'accueil et de formation: PIERRE TOUGAS

Agents de soutien communautaire: GENEVIÈVE LABELLE,

JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE, DOMINIC GRENIER

Agent de développement: YVON MASSICOTTE

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: PHILIPPE ALLARD

Administrateurs: YVES GRÉGOIRE, GUY LARIVIÈRE,

JEAN-PAUL LEBEL, GENEVIÈVE BOIS-LAPOINTE,

JEAN-PIERRE BONIN, JEAN-PIERRE MÉNARD

VENTES PUBLICITAIRES 514 597-0238

Conseillère: RENÉE LARIVIÈRE (450-541-1294)

renee.lariviere18@gmail.com

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA ACCÈS INC. | 514 848-7000

Directeur général: ROBERT RENAUD

Chef des communications graphiques: DIANE GIGNAC

Coordonnatrice de production: MARILYN FORTIN

Imprimeur: TRANSCONTINENTAL

Convention de la poste publication N°40910015,

N° d'enregistrement 10764. Retourner toute

correspondance ne pouvant être livrée au Canada,

au Groupe communautaire L'itinéraire:

2103, Sainte-Catherine Est,

Montréal (Québec) H2K 2H9

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

PARTENAIRES MAJEURS

Canada Québec Montréal Ville-Marie

QUÉBECOR

[intact]

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS

L'ŒUVRE LÉGER
Pour la dignité humaine
au Québec et dans le monde

stm

50
Tim Hortons
DEPUIS 1964

Desjardins
Caisse populaire
du Mont-Royal

viacapitale
DU MONT-ROYAL

FONDATION
J. ARMAND BOMBARDIER

FONDATION
MABELLE ET JEAN COUÏTE

Great-West
Life
LA PARFAITE ALLIANCE COMMUNAUTAIRE™

Desjardins
Caisse du Quartier-Latin de Montréal

TELUS

L'ITINÉRAIRE EST MEMBRE DE

[insp] International
Network of
Street Papers

AMECQ
Alliance des médias
et des communications
québécoises

RAPSIM
Réseau d'aide aux personnes seules
et itinérantes de Montréal

RIOCM

MIXTE
Papier issu de
sources responsables
FSC® C011825

SOMMAIRE

15 septembre 2015, Volume XXII, n°18

ACTUALITÉS

ÉDITORIAL

7 Et non se tournait vers «l'humanité»

Par Mélanie Loisel

8 ROND-POINT

10 ROND-POINT INTERNATIONAL

DOSSIER

12 Jamais trop tard pour apprendre

- › L'analphabétisme
- › Justice éducative
- › Sylvie: « Jamais fini d'apprendre »
- › Denis: « Vouloir s'en sortir »
- › Carole: « Une victoire à la fois »

COMPTES À RENDRE

26 L'éducation libère?

Par Ianik Marcil

CARREFOUR

TÉMOIGNAGE

20 Je veux apprendre à aimer...

Par Cybelle Pilon

21 CARREFOUR

OPINION

23 Les enfants-soldats

Par Sylvain Pépin-Girard

CHRONIQUE

24 De zombies, de meurtres... et de logement social...

Par Mathieu Thériault

26 INFO CAMELOTS

Par Jean-Pierre Ménard

INFO RAPSIM

27 Un enjeu de sélection

Par Pierre Gaudreau

DROITS

29 L'écovigilance à la maison

Par Guy Boyer

OPINION

30 La pauvreté... Une fatalité ou une industrie (3^e partie)

Par Jean-François Trépan

MOTS DE CAMELOTS

32 SAMUEL HALAIMIA

32 JEAN LAMBERT

32 BENOIT CHARTIER

36 DANS LA TÊTE DES CAMELOTS

42 SAMUEL LAPOINTE-CHAYER

42 MICHEL MARCIL

CULTURE

IL ÉTAIT UNE FOIS

38 Jacques Cartier, ce grand explorateur

Par Serge Trépan

PANORAMA

39 Hommage au créateur de Charlie-Hebdo

Par Marina Djukic

40 CAMELOTS ARTISTES

41 MUSIQUE

La Norvège et le prog

Par Gabriel Bissonnette

43 ZOOM CLIENT

44 LE JOSÉE FLÉCHÉ

45 DÉTENTE

À PROPOS...

46 De l'apprentissage

MOTS DE LECTEURS

Bonjour à l'équipe de la rédaction. Je suis enseignante de français pour les immigrants adultes, ici même, à Montréal. Lorsque j'enseigne à des groupes intermédiaires-avancés, je leur recommande toujours d'acheter (et de lire) votre magazine. La taille des sujets traités et le niveau de langue utilisés dans vos articles sont parfaits pour l'amélioration de leur français écrit. Généralement, ils sont d'accord avec moi, mais ne

le font malheureusement jamais. Bon, il ne faut jamais perdre espoir: la semaine passée, j'en ai encore parlé à un de mes groupes et, contre toute attente, une élève d'origine chinoise est allée s'en acheter un. Cela signifie qu'elle a parlé avec un camelot en français courant. Depuis, elle l'apporte en classe, le lit dans le métro, me pose quelques questions sur ce qu'elle y lit. Aujourd'hui, j'ai voulu le prendre pour

mettre la feuille dessus pour que ce soit plus confortable pour écrire. Elle l'a immédiatement retiré en me disant: « non, c'est très précieux pour moi! » Vous ne savez pas à quel point ça m'a fait plaisir. Ça s'est passé devant les autres élèves; c'est un très bon exemple pour eux. Merci à tous et à toutes; continuez votre excellent travail. On a besoin de vous!

Louise Poudrier

ÉCRIVEZ-NOUS!

COURRIER@ITINERAIRE.CA

Des lettres courtes et signées, svp!

La Rédaction se réserve le droit d'écourter certains commentaires.



L'exil intérieur

«Savage infidèle», c'est en ces termes méprisants qu'est décrite Marie Pinesi Okijikokwe Ikwesens en septembre 1838 dans l'acte de mariage de sa fille Elisabeth Macpherson, mon arrière-arrière-arrière grand-mère. Au mépris institutionnel de l'église catholique s'ajoutera, quelques décennies plus tard, celui du gouvernement fédéral par l'entremise de la Loi sur les Indiens.

Cette loi établissait le système des réserves et constituait un net recul par rapport à la Proclamation Royale de 1763 où était au moins reconnu aux Premières Nations le droit de négocier de nation à nation l'utilisation de leurs territoires avec la Couronne. Les Autochtones furent alors cantonnés dans des territoires restreints et mis sous tutelle afin de faciliter l'exploitation des ressources naturelles présentes sur leurs terres traditionnelles, une sorte d'exil intérieur duquel ils étaient censés ressortir soit blancs, soit tout simplement morts.

Cette constante érosion des droits des premiers peuples au Canada, et la banalité avec laquelle ceux encore consentis sont bafoués, sont frappantes. C'est sans remords que nous avons kidnappé leurs enfants pour tenter de les assimiler (tout en les abusant de multiples façons) dans les écoles confessionnelles. C'est avec la même totale absence de considération que le maire d'Oka décida en 1990 d'accorder un permis à un promoteur afin d'agrandir un terrain de golf sur un cimetière traditionnel. Le dénigrement se poursuit aujourd'hui notamment par le refus catégorique du gouvernement fédéral d'ouvrir une enquête concernant les quelque 1200 femmes autochtones disparues ou assassinées au cours des 30 dernières années.

Génocide culturel

Ces quelques exemples parmi tant d'autres ne servent qu'à illustrer la mauvaise foi sous-tendant notre relation avec les Premières Nations depuis le début. Le rapport de la *Commission de vérité et réconciliation* est d'ailleurs sans équivoque quant à nos intentions: «Un État qui détruit ou s'approprie ce qui permet à un groupe d'exister,

ses institutions, son territoire, sa langue et sa culture, sa vie spirituelle ou sa religion et ses familles, commet un génocide culturel. Le Canada a fait tout ça dans sa relation avec les peuples autochtones.»

Or, ils ne sont pas morts, bien au contraire, «la population autochtone connaît une croissance démographique presque deux fois plus rapide que celle de la population canadienne en général.»* Nos concitoyens sont cependant bien mal en point.

Ne serait-il pas alors temps de faire un examen de conscience collectif afin de mettre fin à cet exil intérieur? Il est bien difficile de susciter l'intérêt pour cet exercice d'introspection. C'est pourtant sans gêne que notre société se penche sur des questions d'éthique lorsque vient le temps de parler des autres, au point même d'en faire un enjeu électoral. Tant au Québec qu'au Canada, réfléchir à cette question revient à mettre en doute de part et d'autre quelques mythes structurants. Car si le projet national québécois ne peut supplanter le droit des Premières Nations à une existence politique et culturelle sur son territoire, le Canada doit également avoir le courage de revoir son rapport aux peuples autochtones, impliquant invariablement l'abolition de sa Loi sur les Indiens et la révision de sa loi fondamentale, c'est-à-dire sa Constitution, afin de s'affranchir de son passé colonial. ■



*<http://ici.radio-canada.ca/nouvelles/dossiers/autochtones/donnees.html>

3 questions à Alana Boileau, coordonnatrice justice et sécurité publique de Femmes autochtones du Québec

PAR MIRNA DJUKIC
PHOTOS: ALAN HARRINGTON

Le SPVM a signé une entente de collaboration avec la communauté autochtone montréalaise en juin dernier dans le but d'améliorer leurs relations. *Femmes autochtones du Québec* et le *RÉSEAU pour une stratégie urbaine de la communauté autochtone de Montréal* collaborent avec le service policier en ce sens. Entrevue avec Alana Boileau, coordonnatrice du plus récent comité résultant de cette entente.

Quels sont les objectifs de l'entente de collaboration ?

C'est une entente formelle qui contient quatre principaux objectifs. Le premier, c'est la formalisation des relations. Cela implique la création d'un poste d'agent de liaison autochtone au SPVM et d'un comité citoyen de vigie autochtone. On voulait s'assurer que les relations allaient dépendre de cette entente plutôt que de la bonne volonté des individus.

Le deuxième objectif, c'est une formation du personnel du SPVM, axée sur la connaissance des enjeux et de l'histoire autochtone, pour assurer des interventions plus adaptées. Le troisième est une collaboration sur les projets en prévention et en sensibilisation. Le *RÉSEAU* voulait s'assurer que le SPVM allait participer s'il montait des projets sur les questions qui touchent la communauté autochtone.

Enfin, le quatrième est de créer un protocole autour de la question des femmes autochtones disparues ou assassinées à Montréal. C'est celui du comité que je coordonne.

Quelles sont les missions de ce comité ?

À terme, ce sera un moyen de savoir enfin comment agir si une femme autochtone est portée disparue dans la ville. Idéalement, on va créer une sorte de *checklist* pour chacune des organisations, incluant le SPVM, pour indiquer la mobilisation et l'organisation à avoir pour retrouver cette personne.

Le protocole inclura aussi des lignes directrices pour la collaboration avec les familles des victimes. Souvent, ces familles ont exprimé s'être senties délaissées par les enquêteurs. C'est donc important de favoriser la communication.

Finalement, cela inclura des initiatives en prévention, notamment pour les femmes qui sont nouvellement arrivées en ville.

En quoi la sensibilisation et la prévention de la criminalité dans la communauté autochtone sont-elles distinctes ?

Ce n'est pas pour traiter les actes criminels, mais pour assurer leur sécurité. Il s'agit surtout de protéger la vulnérabilité des personnes autochtones en ville. En fait, les personnes autochtones qui arrivent en ville ont plus de chances d'être victimes d'un crime que de le commettre, contrairement à ce qui est véhiculé. C'est difficile de se trouver un logement et un emploi. Elles se retrouvent parfois plus vulnérables encore que si elles étaient restées dans leur communauté. ■

🍁 Élections 2015 🍁

Simplifier la politique

VoteNote est une application créée par Matt Heuman, un étudiant de journalisme à l'Université Concordia, qui souhaitait sensibiliser les jeunes à l'importance de voter aux élections du 19 octobre. « *Comment s'arranger pour obtenir des votes si les citoyens n'ont aucun intérêt pour la politique?* », interroge-t-il. Sa solution a été de créer une application rendant l'information politique compréhensible en cinq minutes. L'application est disponible gratuitement via Google Play Store, en français et en anglais, pour les Android et iOS. Son fonctionnement est comme celui d'un flux Twitter. Selon Élections Canada, le nombre de jeunes qui expriment leur vote est souvent plus faible. Seuls 38,8 % des jeunes âgés de 18 à 24 ans se sont prononcés en 2012. (AG)

Belle et engagée

Ashley Callingbull-Burnham, du peuple cri, a récemment été élue Madame Univers. C'est bien la première fois qu'une Canadienne issue d'une communauté autochtone remporte l'un des trois concours de beauté mondiaux, celui-ci étant réservé aux femmes mariées. Elle a d'ailleurs profité de son élection pour inviter via son compte Twitter l'ensemble des communautés autochtones à voter contre les conservateurs. En effet, Ashley Callingbull-Burnham reproche au Premier ministre de ne pas soutenir leur cause, en témoignent les inactions au sujet des nombreuses femmes disparues et assassinées. La jeune femme a essuyé de nombreuses critiques. Elle a d'ailleurs expliqué sur le plateau de CBC les raisons de son engagement : « *Pensiez-vous vraiment que j'allais seulement rester assise là, en me contentant d'être jolie? J'ai un titre, une plateforme et une voix pour changer les choses et conscientiser les gens au sujet des problèmes des Premières Nations au Canada.* » Voilà une Miss qui semble contre la politique de l'autruche. (AG)

Aide médicale à mourir La Californie dit « oui »

En Californie, un projet de loi autorisant le suicide assisté a été voté à l'Assemblée législative. Le texte autorise les médecins à fournir à des patients sans espoir de guérison un traitement mettant fin à leur vie. Après un débat passionné, la loi a été approuvée avec 43 voix contre 34. Selon ce projet de loi, deux médecins devront certifier que le patient n'a plus que six mois à vivre avant de pouvoir lui prescrire des traitements. Une loi en ce sens est déjà en vigueur dans l'Oregon, l'État de Washington, le Montana et le Vermont. Pour le Québec, il faudra attendre décembre 2015, date d'entrée en vigueur de la loi 52 intitulée « Mourir dans la dignité ». (AG)

Windsor-Essex 1 jeune sur 4 vit en situation de pauvreté

C'est le constat étonnant du nouveau rapport de la United Way qui donne un aperçu des nouveaux défis que les jeunes doivent affronter jusqu'à l'âge adulte. Selon eux, au cours de l'année d'imposition 2013, plus de 19 000 enfants de moins de 17 ans vivaient dans des familles dont le revenu était égal à la moitié du revenu moyen après impôt. Selon Lorraine Goddard, pdg de la United Way, la pauvreté est intergénérationnelle rappelant que la pauvreté à Windsor était « un vrai problème » qui s'est aggravé au fil des années. (AG)



CRÉDIT : OKSANA BRATANOVA (123RF)

Québec Différents visages de la pauvreté

Deux étudiantes au baccalauréat en sociologie à l'Université Laval ont remis au printemps dernier un rapport de recherche de plus de 175 pages à l'Accorderie, une coopérative de solidarité, dressant le portrait de la pauvreté dans la Capitale nationale. Sur 16 personnes en situation de pauvreté et d'exclusion sociale, globalement âgées de 27 à 65 ans, 5 recevaient l'aide sociale et 5 autres travaillaient à temps partiel. L'hypothèse de recherche, qui a été vérifiée, était que les besoins des personnes étaient différents selon leur parcours de vie et que leurs besoins s'adaptaient en fonction de leur âge, situation familiale et conjugale, leurs occupations et leur niveau de scolarité. « Pour nous, il était important de montrer les différentes façons de vivre la pauvreté », explique l'une des étudiantes, Catherine Bonneau. (AG)



Surdoses La naloxone offerte à Montréal

Ce médicament qui peut sauver des vies lors d'un cas de surdose est maintenant offert dans le cadre d'un programme de distribution et de formation proposé depuis le mois de juin 2015 par l'organisme Méta d'Âme aux consommateurs ainsi qu'à leurs proches. Également commercialisée sous le nom Narcan, la naloxone est un médicament qui est utilisé pour traiter les surdoses d'opioïdes, dont le fentanyl, l'héroïne et la cocaïne. Elle permet de rétablir une respiration normale et la conscience en trois à cinq minutes après l'injection et est efficace pendant 30 à 90 minutes. Un certain nombre de villes et provinces ont mis en place des programmes en vue de fournir des « trousseaux d'urgence » contenant de la naloxone et des seringues aux membres de la famille de consommateurs d'opioïdes. (AG)

ROND-POINT INTERNATIONAL

GRANDE-BRETAGNE

Une guerre inefficace contre la drogue

Les problèmes que la guerre contre la drogue souhaite éradiquer, soit les cartels, les gangs, la violence et la dépendance sont en fait exacerbés par la prohibition. C'est ce que soutient le journaliste britannique Johann Hari dans son livre *Chasing the Scream: The First and Last Days of the War on Drugs*. Inspiré par des toxicomanes de son entourage, l'auteur a effectué un périple de trois ans à travers 12 pays au cours duquel il a mené des entrevues auprès des forces de l'ordre et du corps médical, en plus d'étudier les milieux sociaux des toxicomanes de divers



Marche commémorant des victimes de violences liées à la drogue à Cuernavaca, Mexique.

pays. Le journaliste propose dans son livre des mesures qui ont fait leurs preuves en Suisse, au Portugal et au Canada. Parmi celles-ci: la légalisation des drogues dures «pour acculer les gangs criminels à la faillite». (INSP/Street Roots-USA)

ALLEMAGNE | Un journal de rue aide des détenus à tourner la page

Depuis 2011, HEMPELS, un journal de rue à Kiel en Allemagne offre des ateliers d'écriture à des détenus qui purgent de longues sentences à la prison de Lübeck. Le projet permet aux détenus de s'exprimer et de développer la communication entre eux, puisqu'ils s'évaluent les uns les autres, en plus de révéler aux



lecteurs du journal ce qu'est la vie derrière les barreaux. Peter Brandhorst, le rédacteur en chef de HEMPELS qui anime ces ateliers indique que le fait de coucher sur

papier leurs pensées et émotions favorise la réhabilitation sociale et améliore la confiance des détenus. Les textes sont régulièrement publiés dans le journal et le projet s'est mérité le prix littéraire Ingerborg-Drewitz pour détenus en avril 2015. (INSP/HEMPELS)

ÉTATS-UNIS | Katrina, 10 ans plus tard

Il y a dix ans que l'ouragan Katrina a dévasté le quartier Lower Ninth Ward de la Nouvelle-Orléans. Une série photos de l'agence de presse Reuters montre le retour des résidents consternés à leur domicile suite à ce désastre naturel et donne un aperçu de ce à quoi ressemble leur quartier une décennie plus tard. (INSP/Reuters)



INDE | Elles draguent (le sable) pour gagner leur vie

Les femmes mineuses de la région rurale d'Andhra Pradesh en Inde s'approprient l'industrie minière du sable, en dépit des menaces des puissantes « mafias du sable » omniprésentes dans cet État indien, de la dégradation de l'environnement et de la pauvreté. Le collectif entièrement féminin, Undavalli Mutually Aided Cooperative Society, en charge du draguage, du chargement et de la vente du sable est déterminé



à faire fonctionner l'entreprise qui assure aux femmes un salaire décent et un certain pouvoir de décision sur leur vie. (INSP / Inter Press Service)

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des Journaux de Rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à plus de 120 journaux de rue dans 40 pays sur six continents. Plus de 200 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez www.street-papers.org.



International
Network of
Street Papers



L'Orchestre symphonique
de l'Agora présente

Poésie musicale

Un concert au profit
de L'itinéraire

Sous la direction de Nicolas Ellis

LE RÉPERTOIRE:

Schubert: Lieder orchestrés
par Franz Liszt
(soliste: Sarah Halmarson)

Chopin: Concerto n°2 pour piano,
op.21 en Fa mineur
(soliste: Charles Richard-Hamelin)

Mendelssohn: Symphonie n°4
«L'italienne», op.90 en La majeur

29 octobre
19h

À la salle Pollack
555 Sherbrooke O.
Montréal

Réservez vos billets
dès maintenant au:
orchestre.agora@gmail.com

L'Orchestre symphonique de l'Agora est un organisme à but non lucratif qui organise des concerts de musique classique afin d'amasser des fonds pour des causes sociales, environnementales ou humanitaires. L'OSA est le premier orchestre symphonique au Canada à jumeeler, dans sa mission, économie sociale et musique symphonique.

A photograph of two men in profile, facing each other against a dark, textured tree trunk. The man on the left is wearing a red t-shirt with a graphic, and the man on the right is wearing a dark jacket. The title 'Peuples autochtones' is written in large white letters across the center, with the subtitle 'Une énigme identitaire' below it.

Peuples autochtones

Une énigme identitaire

Peuples autochtones, Premières Nations ou Amérindiens... Difficile de trouver l'appellation juste. S'ils sont reconnus comme étant les premiers habitants des Amériques, des problèmes surgissent quand les Canadiens tentent de les intégrer au moule multiculturel. Chose certaine, les peuples autochtones considèrent leur relation avec le Canada comme unique.

Pourtant, depuis des années, les politiques et lois mises en place ne font que les brimer dans leur vie quotidienne. Taux de suicide important, alcoolisme et autres dépendances, criminalité ou itinérance, la liste est longue quant aux préjugés qui perdurent sans jamais s'attarder à les connaître, tant dans leurs rêves et aspirations que leurs errances. Leur vision de l'avenir repose sur la force de leur passé traditionnel. Si leurs traditions (langue, culture, liens avec le milieu naturel) ne sont pas préservées, ils risquent de les perdre à tout jamais.

Ce dossier se veut offrir une modeste réflexion sur les fondements identitaires amérindiens passés et actuels révélés aujourd'hui avec le nouveau film de Philippe Falardeau, *Guibord s'en va-t-en guerre*, en salle dès le 2 octobre 2015.



De la caricature à la réalité

PAR ALEXANDRA GUELLIL
PHOTOS: PAUL-ANDRÉ FLEURENT/ ASSISTANT : QUENTIN DUCADOS

Avec ce sixième long-métrage, Philippe Falardeau signe une comédie politique révélatrice des rapports actuels entretenus avec les communautés autochtones. *Guibord s'en va-t-en-guerre*, traite ainsi avec humour et légèreté ce qu'il nomme « la débandade de la démocratie ». Rencontre avec un cinéaste au franc-parler et aux positions tranchées.

En humour, on peut tirer sur tout ce qui bouge y compris sur soi-même.

Cette fiction met de l'avant les peuples autochtones de plusieurs façons. La plupart des rôles clés sont interprétés par de véritables figures de la communauté.

Pourquoi?

À partir du moment où j'ai voulu parler de politique et du territoire en situant un député qui représente une circonscription dans le nord (Guibord, interprété par Patrick Huard), il fallait nécessairement en parler. Qui souhaite parler de territoire doit parler des peuples autochtones qui revendiquent à raison l'occupation du territoire ou la participation à l'exploitation des ressources. À mon avis, cela devrait être le foyer des principaux enjeux dans les dix à vingt prochaines années au Canada. Si on ne fait pas cela, c'est une faillite générale morale et politique du pays.

C'est d'ailleurs eux qui finissent par régler le conflit qui provoque les blocages des routes principales?

Je voulais leur donner une double clé. Un déclencheur dramatique en occupant les routes, à raison, et la sagesse

de savoir quand lever le barrage routier tout en donnant les moyens au personnage principal de remplir sa mission de parlementaire. Dans un film où je caricature beaucoup, il était important d'éviter la caricature des Autochtones ou des Haïtiens (Souverain, interprété par Irdens Exantus), qui sont deux communautés qui souffrent trop souvent des préjugés. J'avais peur qu'en les mettant dans une situation où ils bloquent les routes, ce soit trop cliché, mais ils m'ont avoué eux-mêmes que ça ne l'était pas puisque c'est effectivement leur seul moyen de pression pour qu'ils soient écoutés.

Le blocage des routes est une technique qui ne date pas d'hier et est aussi pratiquée par d'autres...

Effectivement, mais pour les Blancs qui ne s'intéressent absolument pas à eux et qui ont toutes sortes de préjugés, je pense que le blocage de routes ne fait qu'exacerber les clichés. Tout comme les dires au sujet de l'exonération de taxes. Je ne peux pas croire qu'en 2015, certains peuvent encore avoir ce discours-là, mais malheureusement il existe. Le racisme est des deux côtés, mais je parle du racisme que je connais, c'est-à-dire celui des Blancs envers les Autochtones. Quand j'entends les énormités que certains peuvent dire, c'est à parier qu'ils n'ont jamais mis les pieds dans une réserve, qu'ils ne savent pas pourquoi les Autochtones sont dans des réserves, et que beaucoup ignorent encore l'histoire récente des pensionnats. Il est donc nécessaire que l'on en parle dans d'autres films.

Quelle a été la préparation avant le tournage afin de coller à la réalité des peuples autochtones ?

Je suis allé dans des réserves, dans la communauté du Lac Simon et j'ai eu aussi beaucoup d'aide de la part des gens de Kitcisakik (en Abitibi-Témiscamingue). Kevin Papatie, Jimmy Papatie, mais aussi les membres de la Wapikonie mobile m'ont beaucoup aidé. J'ai regardé des films. J'ai compris très tôt que je ne pouvais qu'évoquer toute la réalité de ces peuples sans leur rendre complètement hommage.

Les caricatures vont plus dans le sens du gouvernement fédéral actuel et du système politique... Un clin d'œil à quelques jours des élections ?

Je pense que les spectateurs ne seront pas dupes. Je parle en partie de Stephen Harper, mais aussi du pouvoir déconnecté des institutions démocratiques. On est clairement dans le monde de la manipulation, du tordage de bras, des offres illégitimes. On n'est plus dans la pureté philosophique, mais dans de la politique de rapport de force. C'est surtout cela que je voulais illustrer avec le personnage du premier ministre qui n'est pas non plus un *con fini*: il joue du piano, a une certaine culture, est habile et intelligent. Je ne voulais pas ridiculiser ce personnage puisque je lui admets une certaine habileté.

Finalement, que souhaitez-vous dire aux Québécois avec ce film ?

Que l'on est un peu responsable du cynisme ambiant qui s'installe par rapport à la politique. Oui les politiciens ont des responsabilités, mais combien de fois est-ce que l'on entend qu'ils n'ont pas de volonté à cause de la ligne de parti ou qu'ils sont tous corrompus.

D'abord, ce n'est pas vrai. Ensuite, c'est très dur d'être politicien sans pouvoir. Et si on créait un laboratoire où l'on donne au politicien la possibilité de trancher en s'intéressant à l'opinion de ses électeurs. Il va se passer exactement ce qu'il se passe dans le film: les gens penseront plus à leur intérêt à eux. Le film montre aussi que la démocratie est un gros bordel et il faut l'accepter. Tous les intérêts ne seront pas satisfaits et il y a un certain lot de compromis à faire. Évidemment, en choisissant la guerre comme enjeu, je montre que personne n'est interpellé par le fait que des gens se fassent tuer à l'étranger puisque l'important c'est d'avoir des routes qui circulent bien. ■



Le film en bref

Steve Guibord, député indépendant de Prescott-Makadewà-Rapides-aux-Outardes (circonscription fictive), détient la balance du pouvoir au Parlement et doit décider si le Canada partira en guerre. Il tente alors de se soumettre à l'exercice démocratique en consultant ses électeurs. Mais au cinéma comme dans la réalité, les intérêts peuvent parfois faire dérailler un débat. (AG)

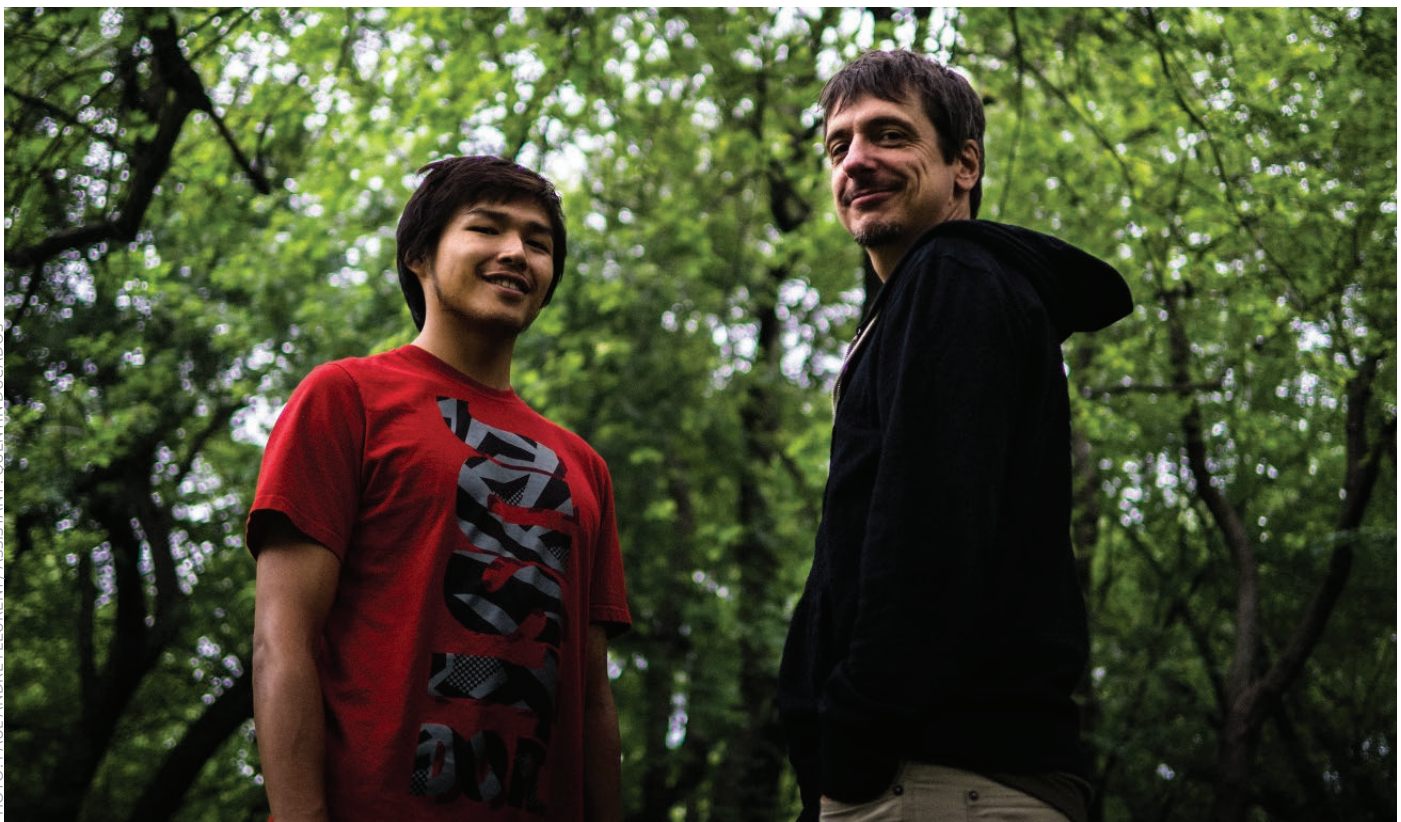


PHOTO: PAUL-ANDRÉ FLEURENT / ASSISTANT: QUENTIN DUCADOS



« Notre culture est importante »

PAR ALEXANDRA GUELLIL

PHOTOS: PAUL-ANDRÉ FLEURENT/ ASSISTANT : QUENTIN DUCADOS

Shayne Brazeau, originaire de Kitcisakik en Abitibi-Témiscamingue, a eu son premier rôle au cinéma avec Robert Morin dans le film *3 histoires d'Indiens*, sorti en 2014. Il avait à peine 15 ans. « *Robert Morin a juste débarqué dans mon village, il cherchait des figurants* », se souvient-il.

Sa parole préférée: La Terre ne nous est pas léguée par nos parents, mais empruntée à nos enfants.

Cet été-là, il passe l'audition et est choisi pour jouer le rôle d'un garçon silencieux qui s'accroche dans toutes les circonstances à la musique classique qu'il écoute à plein volume dans ses écouteurs. « *J'étais vraiment curieux. Je ne pensais pas que ça allait être un gros film. Je m'étais juste dit que ça allait être une autre expérience après avoir fait du théâtre.* »

Quelques années après, il rejoint Philippe Falardeau pour prendre part à la comédie politique *Guibord s'en va-t-en-guerre* où il interprète le rôle d'un jeune homme, acheté par des pseudo-pacifistes pour sensibiliser les citoyens de Prescott-Makadewà-Rapides-aux-Outardes (ville fictive) aux méfaits de la guerre. Pour ce film, sa plus grande difficulté aura été de retenir son texte. « *Il ne fallait pas que l'on ait pitié de moi avec mon niveau émotionnel, ça, je l'avais bien compris. Et je n'ai pas vraiment joué, c'était naturel* », commente-t-il.

Face à lui, Philippe Falardeau se souvient de son audition. « *J'étais content de le voir dans ce rôle* », complète le réalisateur qui souhaitait plus que tout travailler avec des Anishinabeg. « *Pour le public blanc, je sais que ça n'a pas trop d'importance, mais je souhaitais qu'eux autres se reconnaissent dans cette histoire* »

L'importance des racines

À 22 ans, Shayne est sans doute plus mature que la plupart des autres jeunes de son âge. S'il se sent profondément « *Amérindien* », il considère comme primordial de parler sa langue natale. « *À Montréal, je ne parle pas ma langue tous les jours. Ici, tout le monde parle français et anglais. Et*

c'est un peu déracinant parce que je suis en train de perdre ma langue », dit-il avouant sentir cette différence lorsqu'il retourne dans son village. Pourtant, il dit essayer le plus possible de se rappeler d'où il vient, l'endroit où il a été élevé. « *Chaque jour, j'essaie de parler ma langue un petit peu. Pour moi, c'est important, ce sont mes racines.* »

Pour Shayne, le sentiment d'appartenance est de moins en moins présent dans la communauté. « *Beaucoup ne pensent qu'à quitter la réserve* », explique-t-il en rappelant qu'il n'y a pas d'électricité et que la vie peut y être difficile. « *C'est dur pour moi de ne plus parler algonquin ou de voir comment les choses évoluent. Avant, toutes les familles se réunissaient pour préparer le souper ensemble, il y avait aussi des moments importants comme la purification. Et tout cela se fait de moins en moins.* »

Catalogué

À Montréal, Shayne se sent souvent catalogué. « *Dès fois, on me regarde comme si j'étais une mauvaise personne.* » Le jeune homme va même jusqu'à tenter de décrypter l'existence de ces préjugés. « *Par chez nous, ça buvait pas mal et les gens pensent que [dans une réserve], tout le monde boit ou que tout le monde est mauvais* ». Il estime d'ailleurs que le meilleur moyen de lutter contre les stéréotypes est de travailler au jour le jour à mieux faire connaître leur culture. « *Si dans chaque famille, on parlait algonquin déjà, ce serait mieux* », estime-t-il. Et quant aux mots blessants, Shayne estime faire ce qu'il y a de bon pour lui. « *Certains disent que je n'ai pas de direction, que je ne vauds rien, mais je n'ai jamais vraiment écouté ces gens. On a tous un but dans la vie.* »

Plus tard, Shayne se voit enrichi par des expériences de voyages avant de se réinstaller dans son village. Il aimerait créer un club de sport et de loisirs permettant aux jeunes de pratiquer le soccer ou le hockey tout en intégrant leur culture. « *On pourrait donner des noms en algonquin aux équipes ou aux différents jeux* ». Parole d'un jeune persévérant. ■

Des combats acharnés en mal d'identité

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Richard Kistabish est un Algonquin de la Première Nation Abitibiwinni au Québec. Sa vie s'est construite autour de combats axés sur la dénonciation des injustices sociales et politiques. Dans *Guibord s'en va-t-en guerre*, Richard Kistabish est attaché à un arbre pour protester contre les décisions qui briment sa communauté. Un rôle qui lui fait penser à la chanson de Ringo Starr, *Act Naturally* parce qu'il n'a pas vraiment joué. Rencontre avec celui qui a passé sa vie à défendre les droits, les ressources naturelles et à essayer de redresser les torts qui ont été faits aux peuples autochtones.

Sa réplique préférée : La philosophie? C'est la raison de nos gestes.

Que ce soit dans le film ou dans la réalité, une chose qui semble revenir est le barrage des routes...

Bloquer les routes a toujours été le seul moyen de se faire entendre par les autorités. Il fallait trouver des manières pour qu'ils nous ouvrent les portes et que l'on puisse se parler. C'est ce qui s'est passé avec ce qu'ils ont appelé la Crise d'Oka. 25 ans plus tard, les revendications formulées par nos frères Mohawk sont toujours en suspens. Alors, un peu partout, on a utilisé les mêmes moyens pour essayer de calmer les industries qui s'accaparent les ressources sur les territoires. Il faut être vigilant, même si on devient comique face à la situation, cela va finir par causer de grands malheurs si on continue à ne pas s'entendre et s'écouter parler.

D'année en année, sentez-vous un certain changement ?

Non, je ne crois pas que ça change au contraire. Le conflit reste toujours sur le même ton, les inactions continuent. Dernièrement encore, j'ai été confronté aux compagnies forestières et à leur ministère des Ressources naturelles. Alors que nous essayons de nous réapproprier notre territoire, c'est toujours les mêmes discours. Et en plus, ils

nous mentent ouvertement! Ils se moquent de nous! Ils ne tiennent jamais parole! Un exemple: ils nous avaient promis des arbres abattus pour nos villages. Cela fait deux ans qu'on les attend.

Pourquoi vous engager politiquement et culturellement en même temps ?

(Rires) C'est intéressant d'amener ce que l'on vit à l'écran. J'aurais aimé que l'on me filme pendant que je négocie avec la scierie ou le Ministère. C'est la même scène dans la vraie vie et il n'y a pas souvent de caméra pour les montrer. Le film de Philippe Falardeau est un pur hasard. Le cinéma peut contribuer à confondre la réalité et la fiction.

Vous avez mené de nombreux combats et vous en menez toujours aussi activement. Avez-vous l'impression qu'il vous manque quelque chose dans tout cet acharnement ?

J'ai passé ma vie et j'ai dépensé mon énergie à me défendre et à essayer de trouver une place. J'aurais tellement aimé mettre mon énergie dans le développement pour que l'on puisse grandir de manière paisible, pour que l'on puisse être encore plus nous-mêmes et retrouver notre identité. C'est l'une des grandes faiblesses que l'on a actuellement dans nos communautés: le manque de connaissance de notre identité, de notre histoire.

Comment définissez-vous votre identité ?

Par l'accessibilité à nos territoires. Nous avons besoin de les nommer, de savoir pourquoi nous sommes placés là et pourquoi nous les avons appelés ainsi. Nous devons connaître le nom de nos ancêtres, la signification de ces noms par rapport à la relation qu'ils avaient avec la Terre. Quelles étaient les responsabilités qu'ils avaient quant à l'occupation, la sauvegarde et la protection du territoire ?

Nous avons accès à toutes les ressources dans le temps, on les a gardées, on les a défendues, et elles nous ont été complètement dérobées. Et le film montre aussi que nous sommes à un stade où il faut arrêter de prendre ces ressources parce que nous aussi nous y avons droit. On ne peut pas nous laisser parqués là dans une réserve sans que l'on puisse ne rien faire...C'est fatal ça!

Qu'en est-il des jeunes?

Voilà le point de départ qui manque pour commencer le développement. Des fois, il y a chez nos jeunes des soubresauts de conscience politique lorsqu'ils se rendent compte de certaines choses. Mais, il y a encore de nombreux problèmes un peu plus profonds liés au manque de connexion avec le territoire. Nos jeunes se suicident parfois collectivement. On ne sait pas d'où l'on vient, on ignore les raisons qui font que nous sommes dans une réserve. Et dans une réserve, il y a une certaine détérioration de l'esprit qui fonctionne en ghetto. Un jeune n'arrivera jamais à se développer ainsi et à avoir une pleine conscience de son identité. Voilà pourquoi il faut ouvrir le débat. Et le cinéma peut être un bon moyen.

Les relations familiales ne sont-elles pas un moyen d'y parvenir?

On pourrait facilement réaliser un autre film à ce sujet en prenant la révolte d'un jeune comme fil conducteur. Cette révolution se fait en ville, par rapport à la société, mais aussi par rapport à sa famille, à ses parents ou à ses liens avec ses frères et sœurs. Des fois, ces relations familiales sont extrêmement *fuckées*. Il y a quelques rassemblements de famille qui commencent à se pointer, mais avant que l'on arrive à se réjouir totalement, il va falloir que l'on ait plus de ressources pour connaître notre identité.

Quel est le proverbe qui vous guide jour après jour dans vos combats?

Plus jamais. Il faut arrêter. Il ne faut plus continuer dans cet état d'esprit. Si vous saviez l'énergie que nos enfants ont pour se construire, se développer... Cette énergie-là dort encore. Si on pouvait juste la faire exploser, nous verrions des choses magnifiques, et même extraordinaires! ■



PHOTO: RONALD PLANTE



Sensibilisation au suicide

D'autres communautés, un même combat PHOTO ET TEXTE PAR ALEXANDRA GUELLIL

Depuis les dernières années, les peuples autochtones au Canada sont aux prises avec un taux de suicide beaucoup plus élevé que celui de la population générale. Si ce taux global a diminué chez les Canadiens, il n'a cessé d'augmenter chez les populations et collectivités autochtones. Idem en Guyane française où plusieurs villages ont été touchés par de nombreux suicides de jeunes.

Les liens entre le Québec et la Guyane sont de prime abord un peu surprenants, mais bel et bien réels. Seul département français d'Outre-Mer situé en Amérique du Sud, la Guyane est peuplée par de nombreuses communautés amérindiennes qui sont aux prises avec des problèmes liés à leur recherche identitaire.

Le pont entre les Atikamekw et les communautés amérindiennes de Guyane a pris un essor différent depuis quelques années notamment grâce aux travaux soutenus par l'association ADER (Actions pour le Développement, l'Éducation et la Recherche). Depuis 2010, un programme de promotion du bien-être, de prévention du suicide et d'accès aux soins de prévention du suicide a été mis en place sur le Haut Maroni (à la frontière est), avec un principe largement inspiré de l'expérience des communautés amérindiennes du Québec. L'idée était de proposer aux intervenants et bénévoles une formation afin de créer un réseau de «sentinelles», dont la fonction était de repérer les personnes à risque et de faire le pont avec les services de santé.

Professeur au département de psychologie de l'UQÀM à Montréal, Michel Tousignant a été l'une des personnes clés de ce programme. Depuis quelques années, le chercheur québécois entretient d'ailleurs des liens avec les communautés du Lac-Simon et de Wemotaci, situées sur les bords de la rivière Saint-Maurice. Dès 2003, année tristement connue pour ses vagues de suicides au Québec comme en Guyane, il a pu faire quelques déplacements en Guyane afin d'évaluer le travail lié à la sensibilisation au suicide. Une collaboration qu'il explique par la grande expertise en recherches que possède le Québec sur cette problématique.

Si loin, si proches

Autre point commun selon le chercheur, le déplacement forcé des peuples qui a été marquée au Québec par la création des réserves amérindiennes et en Guyane par leur intégration trop rapide à la vie dite «moderne».

Il explique ainsi que les Premières Nations situées dans la partie nordique du territoire québécois, incluant la Haute-Mauricie et l'Abitibi de même que le Bas-Saint-Laurent, ont été amenées dans les années 50 et 60 à s'installer dans des réserves pour permettre aux enfants de «se socialiser dans cette civilisation nationale qui deviendra globale par la suite». C'est le projet scolaire en lien étroit avec l'évangélisation qui a entraîné la sédentarisation de ces peuples. En Guyane, un phénomène similaire a pu être observé lorsque «les peuples chasseurs et partiellement agricoles se sont retrouvés devant les mêmes défis provoquant ainsi un changement assez profond et dramatique».

Troisième axe d'analyse possible, la pollution des eaux liées au mercure. Si le phénomène a été observé dans les années 1970 au Québec au moment des travaux préliminaires à la mise en eau du réservoir Robert-Bourassa, la situation en Guyane est bien plus dramatique à cause notamment de l'orpaillage illégal. Bien que les acteurs liés à la prise illégale des territoires ancestraux ne sont pas les mêmes, les uns en lien avec les chercheurs d'électricité et les autres à la recherche d'or dans les rivières aurifères, M.Tousignant explique que le résultat est quasi similaire puisqu'il a provoqué ce qu'il nomme le «dépouillement des territoires et l'affaiblissement des ressources» créant ainsi d'autres problèmes de santé publique.

Au-delà de l'éloignement géographique, les peuples amérindiens du Québec et de Guyane ont de nombreux points communs. En témoignent les échanges entre les Centres d'amitié dont le dernier date de novembre 2014 à Val-d'Or. «Ils se reconnaissent spontanément des affinités qui sont plus que symboliques, liées à une façon de vivre, une façon de voir le monde et les relations sociales» témoigne M.Tousignant rappelant que cela ne serait peut-être pas le cas avec les aborigènes australiens ou ceux du Pacifique. «Je sens quelque chose qui traverse les Amériques, qui partage une certaine

vision du territoire grandiose et infini située dans la nature. Il y a aussi un lien fort avec la forêt, qu'elle soit canadienne ou amazonienne.»

Inégalités sociales et sanitaires

Le Québec et la Guyane présentent des contextes différents, mais font face à des problématiques similaires. Comme le confirme Rachel Merlet, coordonnatrice à l'association ADER Guyane, «la problématique du suicide est complexe. Les causes sont multiples et les effets sont différents suivant les individus et les groupes».

La première des étapes dans le travail de sensibilisation repose donc, selon elle, sur une bonne compréhension de cette réalité sociale dans leurs représentations, attitudes et comportements. «Cela signifie que les groupes, communautés et individus doivent être parties prenantes de cette réflexion. Ce qui nécessite d'instaurer une confiance, d'être présent, disponible, à l'écoute et respectueux de l'identité et de la culture.»

Les inégalités sociales et sanitaires entre les populations autochtones et non autochtones sont documentées et chiffrées tant au Québec qu'au niveau mondial. L'une des causes les plus connues est l'isolement, volontaire ou naturel, des communautés autochtones. Ainsi, les peuples vivant dans des lieux géographiquement isolés (c'est-à-dire éloignés du littoral ou des grandes villes) ont un accès moindre aux soins et aux services sociaux comparativement aux populations vivant près des centres urbains.

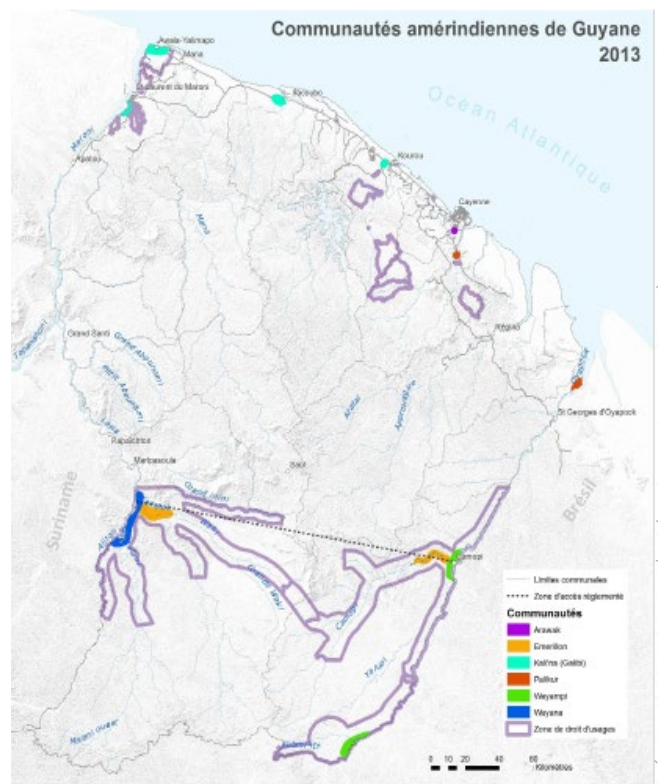
De plus, les différences culturelles et les réalités vécues par les populations autochtones sont parfois méconnues par les professionnels de la santé. La réduction des inégalités sociales de santé passe donc par l'amélioration des services offerts aux populations vulnérables, incluant les approches préventives, ainsi que par une adaptation des pratiques des professionnels et un renforcement du pouvoir d'agir des populations.

Un problème générationnel

Triste constat, de plus en plus de jeunes autochtones, au Québec comme en Guyane, sont concernés par le suicide. Dans son rapport d'activité de janvier 2014, l'association ADER explique que si le «motif déclencheur n'est pas toujours aisé à identifier», les causes de ces phénomènes s'avèrent multiples et regroupent des facteurs psychologiques, sociaux, anthropologiques, écologiques et politiques.

Michel Tousignant insiste sur l'importance de comprendre que certains peuples sont moins préparés à entrer dans une vie dite «moderne». Qu'ils vivent dans la Haute-Mauricie ou sur le Haut Maroni, certains jeunes éprouvent des difficultés à s'insérer dans la société, par manque d'outils et de portes ouvertes.

Le chercheur explique ainsi que les codes de socialisation ayant évolué au fil des années, c'est toute la cassure avec le système traditionnel qui se révèle par ces épisodes dramatiques. En manque de repères, les questionnements se multiplient lorsque certains jeunes cherchent à se définir ou à s'identifier à la fois culturellement et socialement. Somme toute, leur avenir se profile de plus en plus avec la création d'outils et de moyens leur permettant de se réaliser, dans leurs projets comme dans leurs rêves. ■



CRÉDIT : ASSOCIATION ADER / PAG (PARC AMAZONIEN DE GUYANE)



PHOTO : MICHELTOUSIGNANT



PHOTO : MICHELTOUSIGNANT

Photos prises lors d'une visite de Michel Tousignant dans les villages de Elahe, Taluhwen et Antécume Pata, en Guyane.



ENTREVUE

PAR JO REDWITCH,
CAMELOT SQUARE PHILIPS

PHOTO: SIMON POSNIC

Viviane Michel est issue de deux cultures, inue et québécoise. Originnaire de Maliotenam, près de Sept-Îles, elle a commencé sa carrière comme intervenante dans une maison d'hébergement pour femmes. Son côté fédérateur et sa détermination à aider les communautés autochtones pour qu'elles soient pleinement reconnues sur le plan politique et culturel l'ont amenée à la présidence de Femmes autochtones du Québec. FAQ défend les intérêts des femmes autochtones, notamment celles évoluant en milieu urbain, et agit pour l'égalité des droits et pour l'amélioration des conditions de vie.

JUSTICE FOR MISSING AND MURDERED INDIGENOUS WOMEN

Ó-ΠΕΠ ΙΕΙΘΗΕ ΔΟΝΤΑΚΟΝΑΤΙΡΗΜΑΙΕ-ΤΙΣΗΕ ΠΕ
ΚΟΠΠΟΛΚ-ΜΕΝΌΠ-ΜΕ ΠΕ ΙΑΗ ΠΟΠΜΕΛ-ΤΟΝ
†ΕΚ5ΚΟΝΑΤΙΑ ΤΑΪΣΚΕΝΓΙΟΝ ΤΑΝΟΝ
ΠΕ ΚΟΠΩΑΡΑΪΣΕΚΤΟΝ

Justice pour
les FEMMES
autochtones
disparues et
assassinées

Viviane Michel, présidente de Femmes autochtones du Québec (FAQ)

Les revendications d'une rassembleuse

Murale sur le boulevard Saint-Laurent à Montréal.

Quels sont les dossiers qui vous tiennent le plus à cœur actuellement ?

Pour moi, le dossier des femmes assassinées ou disparues est primordial. Nous réclamons une commission d'enquête nationale pour que justice soit faite. Une commission d'enquête est plausible s'il y a un changement de gouvernement. J'ai espoir en certains candidats qui se présentent aux prochaines élections fédérales. J'ai bien enregistré leur message quand ils ont parlé d'amorcer une commission d'enquête nationale. Après les élections, je serai d'ailleurs la première à aller m'assoir avec les loups. L'important c'est d'être actifs et participatifs dans ce dossier. On s'occupe aussi d'autres dossiers comme la violence sous toutes ses formes dans les communautés. Cela fait partie de notre mission. D'ailleurs, nous travaillons beaucoup à faire de la prévention, de l'éducation populaire, de la sensibilisation; nous aidons des communautés qui ne

sont pas encore reconnues officiellement à retrouver leurs titres, comme les Malécites par exemple.

Quels sont les problèmes que vous observez au sein des communautés ?

La violence est un phénomène sociologique. Le gros problème, c'est qu'on est ignoré et mis de côté. On ne veut pas faire de la victimisation mais c'est une réalité. Le manque de logement, le surpeuplement dans les maisons et le sous-financement n'aident pas à résoudre les problèmes d'agressions et de violence dans les communautés autochtones. On n'a pas suffisamment de moyens pour aider les gens. Si une femme autochtone dénonce son agresseur, elle a besoin d'être solide sur ses deux jambes parce que son réseau d'amis est le même que celui de son agresseur. L'article 810 du Code criminel¹ n'est pas respecté puisque dans une petite communauté, on peut rencontrer son agresseur sur le

« Je serai la première à aller m'assoir avec les loups »

¹ L'article 810 vise notamment à interdire les agresseurs d'entrer en contact avec leurs victimes et de respecter une distance précise d'éloignement.

coin de la rue, d'où l'importance encore une fois d'avoir une commission d'enquête nationale.

«La femme soumise a un lieu pour s'exprimer librement sur ce qu'elle vit»

Est-ce qu'il y a des rencontres entre femmes au sein des communautés afin de s'entraider ?

Je suis issue de la nation innue, ce qui dans notre langue veut dire «être humain». Chez nous, depuis environ 20 ans, les femmes se regroupent en forêt pour une semaine de guérison, sans leurs enfants. C'est une semaine où elles abordent des sujets assez lourds : agressions sexuelles, violence conjugale, violence chez les aînés, toxicomanie, etc. C'est un moyen de vivre ce qu'elles ont à vivre et de partager leur évolution. Les femmes s'impliquent sur des bases volontaires, il n'y a pas de hiérarchie ni de chef pour tout coordonner.

Les hommes sont-ils exclus de ces réunions ?

Les hommes, à un moment donné, ont demandé à y participer. La question a été posée dans un atelier : est-on prêtes à inclure les hommes dans ce processus de guérison ? Certaines ont dit oui, d'autres ont dit non. Il y avait comme deux réponses et nous en sommes arrivées à refuser les hommes, parce qu'on n'est pas encore totalement en équilibre avec nos problématiques. Si une femme avait été abusée par exemple, elle n'oserait pas en parler en présence de son mari. Cela aurait pu créer des barrières. De cette façon, la femme soumise a un lieu pour s'exprimer librement sur ce qu'elle vit. Nous n'avons pas complètement fermé la porte aux hommes mais on leur a dit d'aller constituer leur propre regroupement. Peut-être qu'à un moment donné, les deux groupes se rejoindront.

Qu'est-ce qui fait aujourd'hui la particularité des femmes autochtones ?

La façon de fonctionner est différente. Dans la culture autochtone, les enjeux ne sont pas les mêmes. Quand on était un peuple nomade, les hommes étaient des pourvoyeurs, chasseurs et pêcheurs. Les femmes avaient le rôle de la transmission de la langue et de la culture. Hommes et femmes se complétaient. Aujourd'hui, les femmes sont retournées aux études. Oui, elles arrêtent pour les enfants mais après, elles retournent beaucoup plus vite sur le marché du travail. C'est une grosse proportion de femmes qui le fait aujourd'hui. Nous, les femmes autochtones, on ne fait pas la différence entre les hommes et les femmes sur le marché du travail. Chez moi par exemple, il y a plus de femmes qui travaillent que d'hommes, mais cela nous est égal. Il n'y a donc pas de compétition.



PHOTO: SIMON POSNIC



PHOTO: SIMON POSNIC

Notre camelot-rédactrice Jo Redwitch en compagnie de Viviane Michel

Viviane Michel, la porte-parole

«J'ai un côté rassembleur dans le sens où je suis premièrement issue de deux cultures, je ne peux l'ignorer. J'ai ce côté fort, je n'ai pas connu ma mère. La revendication que j'amène, c'est que je ne veux pas occuper un espace juste pour occuper un espace. Si on m'en donne l'opportunité, je veux choisir ce que je veux dire et ce sur quoi je veux travailler, parce que la colonisation a trop changé notre façon de penser, notre façon d'être et notre façon d'agir.»

Retrouve-t-on cette égalité au point de vue politique?

Auparavant, les femmes n'étaient pas admises dans les assemblées publiques. Les femmes devaient rester à l'extérieur et regarder par les fenêtres. Puis, elles ont décidé d'aller vers les instances gouvernementales. Elles se sont lancées. FAQ a contribué à des prises de conscience et à un réveil du leadership des femmes. Prendre sa place en tant que femme est important, sans devenir « oppresseuse ». Des communautés ont maintenant adopté la parité, c'est-à-dire que s'il y a quatre postes de conseillers, il y a deux postes pour les hommes et deux postes pour les femmes. Mais cela ne concerne que deux communautés, sur les dix nations reconnues au Québec; il y a donc encore un défi à relever mais je pense qu'on est dans le bon sens actuellement. On est en 2015, il y a 250 postes de chefs et conseillers, et 103 sont occupés par des femmes. Pour une fois, nous sommes mieux représentées que les Québécoises. ■

La femme autochtone qu'elle admire le plus: Alanis Obomsawin

La cinéaste originaire du New Hampshire a déménagé dans la communauté autochtone d'Oka, puis à celle d'Odanak près de Trois-Rivières. Elle travaille depuis de nombreuses années à ses propres projets, des films documentaires qui se distinguent par leur authenticité et reflètent la réalité quotidienne des autochtones. «Lorsqu'elle va dans un endroit, elle vit et elle dort avec les gens de la place, explique Viviane Michel. Ces documentaires nous servent d'outil d'éducation. Nous avons parfois besoin d'un film pour que le peuple se prononce et que les lois changent.»



PHOTO: ALEXANDRA GUELLI



PHOTO: SIMON POSNIC

Notre camelot-rédactrice Jo Redwitch en compagnie de Viviane Michel



Être vrai dans la vie

PROPOS RECUEILLIS PAR CÉLINE LEDUC

Al a retrouvé son identité, ancrée dans l'histoire et la culture Anishinabek.

Le Café de la maison ronde est un casse-croûte situé au Square Cabot à Montréal, coin Atwater et Sainte-Catherine. Il est géré et opéré par trois Anishinabek, issus des Premières Nations: Al, Shirley et Brandon. Le Café permet aux Anishinabek de retrouver leur identité et partager avec ceux qui viennent acheter un café, un pain bannock, une boisson gazeuse ou un hot dog. Le Café est très important pour de nombreuses raisons, et les personnes qui y travaillent sont des figures inspirantes.

Le Café de la maison ronde brise le cycle de l'itinérance et de l'isolement afin de le transformer en un cycle d'espoir et d'intégration.

Avant sa rénovation, en juillet dernier, le Square Cabot avait une réputation d'être un lieu d'abus d'alcool et de drogue. On pouvait aussi y rencontrer des prostitués, hommes comme femmes, qui cherchaient de l'argent pour nourrir leurs dépendances ou se payer une chambre pour la nuit. La plupart des personnes qui fréquentaient le parc étaient itinérantes. Les choses se sont grandement améliorées, mais on retrouve encore des personnes sans abri sur les lieux. La vie dans la rue est dure et dangereuse.

Al, Shirley et Brandon, les trois employés du Café de la maison ronde, sont tous issus des Premières Nations. Ils ont vécu l'itinérance et des problèmes de dépendance. Mais ils sont différents de la plupart des personnes qui fréquentent généralement le Square Cabot parce qu'ils ont la volonté de s'en sortir!

Le Café de la maison ronde est ouvert depuis six mois et il offre une lueur d'espoir face au problème de l'itinérance chez les personnes issues des Premières Nations. Quelles sont les causes de cette itinérance? Il existe des pistes de réponse. Par contre, si on prend le temps de s'arrêter et écouter on comprend qu'il subsiste une raison majeure: la perte de l'identité. L'histoire des Premières Nations ne leur a pas été enseignée à l'école. On leur a enseigné au contraire qu'ils étaient Blancs. Ils n'ont donc pas appris qui ils étaient ni d'où ils venaient.

L'histoire d'Al

Al Harrington est un Anishinabek et a été éduqué par ce «système». On a dit à Al que sa grand-mère, éprouvant des difficultés, s'était entendue avec un policier pour que celui-ci s'occupe de sa sœur jumelle et de lui. Al a donc été adopté par une famille blanche et a reçu une éducation de Blanc à l'école et la maison. Il voulait retourner dans son village natal pour y connaître ses origines, son identité. Il est donc reparti dans sa réserve rencontrer sa mère biologique et les autres membres de sa famille. Il a été confronté à des problèmes de toxicomanie et des démêlés avec la justice jusqu'à ce que l'aide d'un juge des Premières Nations lui permette de s'en sortir. C'était pour lui l'opportunité d'en apprendre plus sur lui-même, son peuple et sa culture. Il a décidé d'aider les autres à travers l'implication communautaire et l'activisme. Il a travaillé au Centre d'amitié autochtone de Montréal comme coordonnateur et ambassadeur de la jeunesse. Il a été impliqué dans plusieurs projets filmiques afin de donner une voix aux itinérants. Il est aujourd'hui en charge du Café de la maison ronde.

L'origine de la maison ronde

Les populations Amazigh de l'Afrique du Nord habitaient dans des tentes rondes et vivaient également ensemble. Leur table était ronde, il n'y avait pas de chef. Tout le monde était égal. L'une de leurs belles coutumes était que les gens se partageaient la même cuillère et mangeaient dans le même bol. De cette façon, personne n'était supérieur et tout le monde mangeait à sa faim. Tout le monde était uni, comme une famille. Les Européens ont par la suite repris l'idée de la table ronde et l'ont rendue célèbre grâce aux Chevaliers de la Table ronde. Mais ils n'ont pas préservé le principe de l'égalité. La soupe était servie à chacun dans un bol en bois, symbolisant l'individualité des membres. Le roi était le chef et les chevaliers devaient le servir, lui obéir.

Le Café de la maison ronde nous ramène donc à une époque où existait l'égalité; des différences, certes, mais aucune division, aucune hiérarchie. Elle fait partie de la tradition Anishinabek. C'est une grosse maison où logent de nombreuses familles, ensemble et dans la solidarité.

Al a un talent, la photographie, et Shirley, la poésie. L'art, selon la tradition des Premières Nations, permet de guérir à travers l'empathie et la compassion.

L'histoire de Shirley

Shirley est une femme qui a aussi été adoptée et éduquée par le «système». Même si sa peau était plus foncée que celle de ses parents adoptifs, elle croyait qu'elle était Blanche. Elle croyait que le teint de sa peau venait des origines de son père. Elle a été bouleversée d'apprendre qu'elle n'était pas néerlandaise comme lui, mais bien Anishinabek. Ses parents adoptifs ne lui ont jamais dit qu'elle avait été adoptée. Ils lui ont aussi caché des lettres que lui avaient écrites ses sœurs de sang. Des photos de famille ne lui ont jamais été montrées.

Shirley s'est révoltée, a cherché à savoir pourquoi tout lui avait été caché. Ses questions sont demeurées sans réponses. On lui a raconté des histoires contradictoires sur les raisons de son adoption: sa grand-mère l'aurait rejetée ou aurait été incapable de prendre soin d'elle, la Protection de la jeunesse l'aurait récupérée... Elle cherche encore la vérité expliquant sa séparation de sa famille d'origine.

L'ignorance de sa vraie identité a été pour Shirley

source d'une grande douleur. Sa sincérité, son amour de la vérité et sa perte de confiance envers autrui l'ont éventuellement poussée à chercher en elle-même les raisons de cette souffrance.

Elle avait des visions récurrentes d'elle avec d'autres enfants qu'elle voyait comme ses sœurs. Elle était joliment vêtue, habitait dans une grosse maison gérée par des religieuses. Ses parents adoptifs lui ont dit que ses visions n'étaient qu'un rêve. Elle a appris récemment, quand elle a rencontré ses sœurs de sang, que ce n'était pas un rêve mais un souvenir réel. Elle a reconnu sur une photo la maison et les enfants de ses souvenirs. Elle a donc réalisé qu'elle n'était pas folle, qu'elle n'imaginait rien.

Malgré son histoire tragique, elle est une femme chaleureuse qui accueille tous les clients du Café de la maison ronde avec un sourire radieux qui nous fait sentir unique et le bienvenu. Le Café de la maison ronde lui permet de briser le cycle de l'itinérance et de la dépendance.

L'argent qu'elle gagne lui permet de manger à sa faim. Son expérience en tant qu'itinérante lui a donné la compassion d'aider ceux qu'elle a côtoyés. Elle retourne à son ancien point de rencontre et discute avec ses amis. Elle souhaite être une source d'inspiration pour eux et pour les autres. ■



Brandon et Al devant le Café de la maison ronde.



Shirley aime son travail au Café de la maison ronde et accueille les clients avec son sourire radieux.



INFO CAMELOTS

PAR JEAN-PIERRE MÉNARD
REPRÉSENTANT DES CAMELOTS



Et ça continue...

Je cède ici la parole à un camelot qui travaille fort et qui m'aide beaucoup, mon ami Sylvio Hébert. De temps en temps, je laisserai cet espace à d'autres camelots afin qu'ils présentent leurs projets.

Vous adorez la lecture. Vous lisez des biographies, des romans, des essais, des magazines comme *L'itinéraire*, sans oublier les journaux. Vous lisez souvent et partout, en marchant ou en vous rasant. Vous lisez même dans l'obscurité.

Notre organisme sans but lucratif procure un soutien gratuitement aux personnes admissibles qui nous consultent.

Chaque deux semaines, le magazine *L'itinéraire* accueille plusieurs personnes qui produisent, d'une part, un magazine, et qui d'autre part, participent à des activités collectives diverses des plus enthousiasmantes.

Nous voulons surtout porter à votre attention, à l'occasion de l'activité du « Calendrier-Agenda 2015-2016 » se terminant en octobre, le désir de saluer et marquer d'un signet géant le travail admirable de plus de 60 camelots. Ils démontrent aussi leur savoir-faire par leur collaboration en œuvrant à notre premier « Passeport du participant 2016 ». C'est un petit guide reflétant les options offertes par notre groupe: code de vie, règlements, agenda, slogans de ventes, accessibilité pour les nouveaux membres camelots soutenus par notre groupe, etc.

Nous tenons aussi à remercier notre directrice Christine Richard qui, en septembre, aura fait sa première année complète d'implication chez nous.

Nous la remercions d'avoir mis le camelot davantage au centre du magazine, dans les derniers 12 numéros publiés depuis son arrivée.

Tous: notre directrice, nos camelots, nos employés, nos bénévoles ont en commun le dévouement, l'enthousiasme, la passion d'un travail bien fait, mais surtout une voix qui veut se faire entendre, souvent reconnaissable et qui incite à la découverte.

Mesdames et Messieurs, vous, les clients-lecteurs, qui achetez et lisez inlassablement nos textes composés, inspirés et avidement créés par autant de personnes dans le besoin vivant partout dans la grande région de Montréal, nous tenons aussi à vous remercier de votre soutien par l'achat du magazine *L'itinéraire* qui revêt un caractère inestimable pour les personnes vulnérables dont je me fais humblement le porte-parole dans ces lignes.

Vous contribuez gracieusement à garder bien ouverte notre fenêtre sur le monde. Je conclus par un vibrant merci et demeure dans l'espoir de lire encore longtemps le porte-voix des sans voix.

Merci! De votre appui et de votre ouverture d'esprit.
Merci d'être au cœur de *L'itinéraire*.

Cordialement vôtre, Sylvio Hébert ■



Dès octobre 2015

**Calendrier-agenda 2016
conçu 100% par les camelots!**

**Aidez-nous à véhiculer les valeurs
de *L'itinéraire* 365 jours par année!**

20 000 exemplaires seront mis en vente dès le 15 octobre 2015. Un contenu de 48 pages incluant textes, photos, illustrations, témoignages, jeux, historique de *L'itinéraire*, et plus encore. Plus de 200 points de vente à l'année principalement sur l'île de Montréal et quelques-uns à l'extérieur.



ote

La lutte à la pauvreté, grande oubliée des élections fédérales?

Depuis le début de la campagne électorale, tous les partis ont une cible essentielle, la classe moyenne, représentant le plus grand vivier d'électeurs. S'il peut être souhaitable que le niveau de vie de cette partie de la population puisse s'améliorer, qu'en est-il des plus démunis?

La lutte à la pauvreté n'est pas suffisamment dans le radar des candidatEs, et pourtant le gouvernement fédéral a non seulement un impératif éthique à agir envers ses citoyens les plus défavorisés, mais aussi un intérêt économique à le faire.

Une violation des droits humains

La pauvreté est reconnue par le Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels, comme une violation de plusieurs droits humains, en particulier le «*droit à un niveau de vie suffisant pour une personne et sa famille, y compris une nourriture, un vêtement et un logement suffisants, ainsi qu'à une amélioration constante de ses conditions d'existence*». Plusieurs philosophes politiques mettent de l'avant des principes éthiques comme la justice sociale pour justifier qu'une attention prioritaire soit portée par tout gouvernement aux plus démunis. John Rawls affirme ainsi que l'on mesure le degré de civilisation d'une société à la façon dont elle traite les plus désavantagés de ses membres.

La politique du gouvernement Harper a non seulement creusé les inégalités au cours des dernières années, mais aussi favorisé de nombreux préjugés à l'endroit des personnes en situation de précarité. Ainsi, différentes mesures visant à favoriser les entreprises et classes sociales les plus aisées ont été mises en place comme le fractionnement du revenu, le doublement du plafond annuel du Compte d'épargne libre d'impôt (CELI) ou encore les réductions massives d'impôt accordées aux sociétés.

Dans le même temps, le gouvernement s'est par contre notamment attaqué au filet social de sécurité indispensable que représente l'assurance-emploi en coupant dans son accessibilité et le niveau des prestations, en contraignant les prestataires à accepter des emplois à rabais, et en revenant sur le droit des personnes à choisir librement leur emploi.

Un investissement rentable pour tous et pour toutes

Si la dimension éthique ne suffit pas aux politiques pour s'engager dans la lutte à la pauvreté, il reste l'argument économique. La pauvreté a un coût, largement documenté, notamment par le Conseil du bien-être social qui estimait dans son rapport en 2011 à 25 milliards de dollars le coût annuel des conséquences de la pauvreté, alors qu'il ne faudrait que la moitié de cette somme pour que tous les Canadiens puissent vivre au-dessus du seuil de pauvreté.

De même, dans son étude «*Le coût réel de l'itinérance*» parue en 2012, Stephen Gaetz estime le coût annuel de l'itinérance au Canada à 4,5 à 6 milliards de dollars par an, comprenant les coûts directs incluant les refuges d'urgence et les banques alimentaires, mais aussi les coûts indirects comme un usage accru des services de santé, police ou justice. Par exemple, fournir une place dans un refuge d'urgence coûte 1932 dollars par mois, alors qu'un logement social revient par mois à moins de 200 dollars. L'élimination de la pauvreté, en plus d'être un objectif juste et légitime dans une société évoluée, est un investissement des plus rentables permettant de faire des économies pour tous et de favoriser un meilleur vivre ensemble.

Pour cela, le gouvernement fédéral a plusieurs leviers à sa disposition. Une réforme de la fiscalité visant à mettre à contribution davantage la population la plus aisée et les grandes entreprises permettrait de générer des revenus pouvant servir par exemple à la bonification de certains programmes sociaux en faveur des personnes vulnérables (familles pauvres, aînés, sans emploi) ou encore à réinvestir de façon importante dans le développement de logements sociaux à travers le Canada, l'une des interventions pertinentes afin de prévenir l'itinérance.

La campagne n'étant pas finie, espérons que les différents partis mettront enfin l'accent sur cet enjeu majeur de la lutte à la pauvreté et que des engagements seront pris. Il importera ensuite à nous, organisations communautaires et sociales, mais aussi citoyens et citoyennes, de nous mobiliser en direction du futur gouvernement pour une politique socio-économique plus juste et plus équitable. ■



COMPTES À RENDRE

PAR IANIK MARCIL
ÉCONOMISTE INDÉPENDANT

PHOTO: DARVA PETRENKO (123RF)



Appartenances et identités

Je suis toujours mal à l'aise lorsque je lis des textes écrits au « nous » collectif. « Nos » valeurs – québécoises ou canadiennes, par exemple – « notre » culture. Qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce que les huit millions de Québécois que nous sommes partagent tous les mêmes valeurs? Si c'était le cas, il n'y aurait pas de vie politique: nous voterions tous et toutes pour le même parti politique.

Certes, nous partageons certaines choses en commun, héritées de notre histoire. Notre territoire et notre langue, déjà. Nos institutions, également. Notre histoire, justement. Pourtant, de nombreux Québécois considèrent que « leur » territoire n'est pas le Canada, mais bien le Québec, qui devrait être indépendant à leurs yeux. Inversement pour d'autres qui s'opposent au projet souverainiste.

Des anglophones revendiquent fièrement leur langue comme lieu d'appartenance identitaire, sans nécessairement remettre en question la politique linguistique du Québec. Des anarchistes ou des réformistes considèrent que nos institutions sont inadéquates, pour certains d'entre eux parce que nous les avons héritées d'un pouvoir monarchique et impérialiste.

Dans le même ordre d'idées, le rapport de nombre de Québécois et de Québécoises à l'histoire ne correspond pas à celui de la majorité des habitants de ce territoire. Cela est particulièrement le cas des Premières Nations. Depuis le début de la colonie (des colonies), on leur a retiré le droit de posséder leur propre histoire – sans compter qu'on les a dépossédés d'une large partie de leur territoire et même du droit d'utiliser leur langue.

Les Québécois de toutes origines auraient avantage à s'intéresser aux revendications identitaires des onze nations autochtones et inuit – sans oublier les Métis. Leur combat pour se réapproprier leur mémoire historique, leur langue et leur territoire inculquerait une bonne dose d'humilité et d'inspiration à bien d'entre nous.

Un « nous » multiple

D'autant qu'il n'y a pas qu'une identité des Premières Nations, bien sûr. La langue, l'histoire, le mode de vie, la culture des Abénaquis ne sont pas celles des Innus, ni des Algonquins, des Inuits ou des Mohawks.

Et c'est sans compter qu'au sein de chacune de ces nations coexistent de nombreux courants identitaires fort diversifiés. C'est le cas, par exemple, entre les plus jeunes et les plus vieux, entre « traditionalistes » et « progressistes », entre les habitants des milieux ruraux et ceux des villes, etc.

La complexité et la richesse des cultures autochtones et inuite montre combien la question de l'identité nationale n'est pas une simple affaire que l'on peut régler à coup de slogans simplistes au « nous ».

Le nous est multiple, complexe, disparate et souvent contradictoire et conflictuel, également. Parler d'un « nous », quel qu'il soit, sera toujours réducteur, artificiel et porte une certaine dose de violence, en gommant les différences et le métissage des appartenances.

C'est au contraire dans un dialogue ouvert aux différences que vit une véritable communauté politique. Des nationalismes simplistes, comme il en fleurit un peu partout dans le monde, nient l'essentiel de la vie politique et des liens communautaires. ■

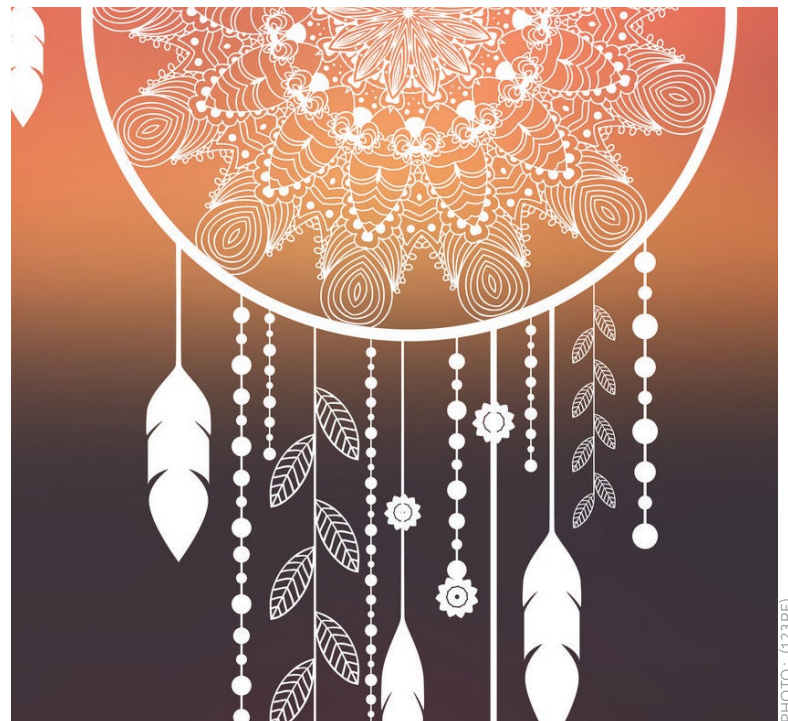


PHOTO: (123RF)

Comment réagir face à la discrimination raciale?

PAR MARIE-ANDRÉE B. CAMELOT-RÉDACTRICE

Dans le traitement des plaintes pour des motifs de discrimination raciale, la Commission des droits de la personne a ouvert 221 dossiers d'enquête durant l'année 2013-2014.ⁱ

Une première victoire juridique

En juin 2010, un propriétaire refuse de louer un logement à une femme à cause de ses origines autochtones. Elle décide de porter plainte auprès de la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse du Québec (CDPDJ). En 2013, le Tribunal conclut que le propriétaire a refusé la sous-location du logement par discrimination et qu'il a porté atteinte à la dignité de la plaignante. Le propriétaire est donc condamné à lui verser la somme de 8 452,91\$. C'est une première victoire juridique pour une personne autochtone dans le domaine du logement.ⁱⁱ

Les gens issus des Premières Nations font souvent face à des difficultés dans l'accès au logement à cause des préjugés et des stéréotypes. Cette forme de discrimination raciale est strictement interdite par la Charte des droits et libertés. L'article 10 de la Charte nous informe que : « *Toute personne a droit à la reconnaissance et à l'exercice, en pleine égalité, des droits et libertés de la personne, sans distinction, exclusion ou préférence fondée sur la race, la couleur, le sexe, la grossesse, l'orientation sexuelle, l'état civil, l'âge sauf dans la mesure prévue par la loi, la religion, les convictions politiques, la langue, l'origine ethnique ou nationale, la condition sociale, le handicap ou l'utilisation d'un moyen pour pallier ce handicap.* »

Il y a discrimination lorsqu'une personne est traitée différemment en raison des motifs cités dans l'article 10 de la Charte. Ces distinctions empêchent les individus d'exercer pleinement leurs droits et créent des tensions entre les groupes de personnes

partageant des caractéristiques personnelles communes.

Que faire si vous êtes victime de discrimination ?

Vous pouvez vous adresser aux cours de justice afin d'obtenir une réparation pour les dommages subis ou bien une ordonnance pour que cessent les actes discriminatoires.

Vous pouvez également déposer une plainte écrite auprès de la Commission des droits de la personne, mandatée pour faire respecter la Charte. Leur service de défense de droits est gratuit. Il est conseillé de porter plainte le plus rapidement possible, celle-ci pouvant être refusée pour une question de délai. Préparez-vous à fournir les informations suivantes : dates importantes, noms et coordonnées de témoins, faits, gestes, paroles ou autres indices liés à l'atteinte à vos droits et autres recours exercés précédemment.

Une fois la plainte reçue, la Commission vérifiera si elle détient la compétence pour agir dans votre situation. Dans le cas contraire, elle vous référera vers un autre organisme : Commission des normes du travail, Commission de la santé et de la sécurité au travail, Régie du logement, syndicat, etc. Si la Commission a la compétence pour intervenir, elle transférera votre dossier à l'étape de l'évaluation de la plainte. Vous serez mis en lien avec un conseiller qui contactera les personnes impliquées dans la situation conflictuelle. Il tentera d'aider les parties concernées à trouver un terrain d'entente. Des services de médiation ou d'arbitrage seront proposés dans les cas où les deux parties le consentent. Si l'entente à l'amiable est impossible, la Commission mènera une enquête. Si la preuve est suffisante pour appuyer la plainte, la Commission pourra proposer des mesures de redressement. Si la partie adverse ne s'y conforme pas, la Commission pourra s'adresser au Tribunal des droits de la personne pour les faire respecter.ⁱⁱⁱ ■

ⁱRapport d'activités et de gestion 2013-2014, Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse http://www.cdpdj.qc.ca/Publications/RA_2013_2014.pdf

ⁱⁱTribunal des droits de la personne, numéro de référence du jugement: 150-53-000018-111, www.canlii.org/fr/qc/qctdp/doc/2013/2013qctdp23/2013qctdp23.pdf

ⁱⁱⁱCommission des droits de la personne et des droits de la jeunesse <http://www.cdpdj.qc.ca/fr>

Espoir de retrouvailles

Aujourd'hui, je veux parler de mon père et j'ai décidé d'écrire un article dans *L'itinéraire*. J'aimerais être près de lui pour avoir une famille véritable, mais je sais peu de choses sur lui.

Je me souviens qu'un jour, ma mère m'avait assise sur la table parce que je pleurais et il lui avait dit : « À elle, tu y fais attention ! ». Je me souviens aussi que de la parenté du côté de mon père venait me voir de l'Ontario à Montréal, sur la rue Sainte-Élizabeth.

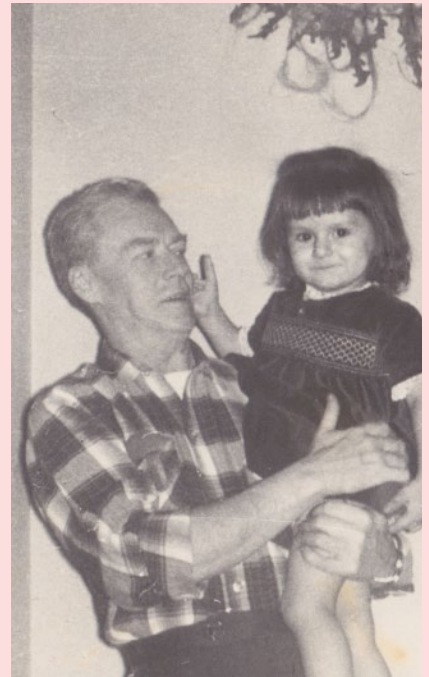
À la fin de mon enfance, ma mère est décédée après avoir été rouée de coups de poings par son propre frère. Pour me protéger, les policiers m'ont placée ailleurs. Je n'ai plus revu mon père ni sa famille après cet événement.

Dans la vingtaine, j'ai revu ma tante Rachel, la sœur de ma mère. Elle m'a

dit d'un ton sec : « C'est toi la p'tite Charlebois ! ». Elle l'a dit d'une telle façon que mes épaules se sont baissées et que je me suis sentie mal à l'aise. Elle m'a dit : « Tu ressembles beaucoup à ton père », puis elle m'a très bien parlé de lui. Elle ne se souvenait pas s'il s'appelait Roger ou Sylvain. Elle savait qu'il animait une émission pour un poste de radio et qu'il avait vécu à Tétreaulville. Mais je ne l'ai jamais revu : malheureusement, j'étais trop gênée pour passer à Claire Lamarche afin de le retrouver.

Je n'ai pas l'habitude de faire le premier pas, il faut venir à moi ! Le monde est petit, on ne sait jamais...

MANON FORTIER
CAMELOT VILLAGE CHAMPLAIN
ET MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND



ATSA ET LA NUIT DES SANS-ABRI PRÉSENTENT

Le temps d'une soupe

DU 15 AU 18 OCTOBRE 2015
PLACE ÉMILIE-GAMELIN

#LETEMPSDUNESOUPE ATSA.QC.CA

Avec le soutien de
Ville-Marie Montréal
99%MEDIA
radio centre-ville 102.3 FM
PUBLICITÉ SAUVAGE
Village-Valeurs
c i e

L'itinéraire à la Guerre des clans!

Le vendredi 11 septembre dernier, L'itinéraire a participé au jeu télévisé animé par Jean-François Baril. Le groupe était représenté par Jean-François Morin-Roberge, agent de soutien communautaire. Il était accompagné dans son équipe des humoristes Korine Côté, François Boulianne, Kim De Falc et Gabrielle Caron.

Opposée aux Services de répit Emergo, qui aident notamment les familles vivant avec des personnes autistes, l'équipe de L'itinéraire s'est inclinée... mais les gains ont été généreusement partagés entre les deux organismes. L'émission sera diffusée sur V le lundi 5 octobre à 17h30.



L'équipe de L'itinéraire à la Guerre des clans (de gauche à droite) : François Boulianne, Gabrielle Caron, Kim de Falc, Jean-François Morin-Roberge et Korine Côté.

PHOTO: MARIO ALBERTO REYES ZAMORA



Jacques interprète son slam avec MC June au clavier. Josée et Hamed l'écotent attentivement.

On s'amuse en slamant!

MC June est un poète, slameur et rappeur qui adore partager sa passion pour inspirer les autres. Il a offert plus de 500 ateliers en milieu scolaire, centres jeunesse, maison des jeunes, résidences pour personnes âgées et bibliothèques. Pour une deuxième année consécutive, les participants de L'itinéraire ont pu profiter de ses talents (et de sa générosité!) dans une série d'ateliers sur le slam. Au menu : textes sur leur parcours de vie, réalisation de slams en équipe, le tout accompagné par MC June au clavier. Les créations des participants vous seront partagées dans l'une des prochaines éditions!

PHOTO: MARIO ALBERTO REYES ZAMORA



Au tour de Siou de performer sa création.

PHOTO: MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

Praying to God

I like going to church. It is important for me. We all should go to church. I sometimes go to church without attending a mass. I just pray. I strongly believe in God and I hope to go to heaven when I die. When I'm inside the church I feel like I'm free: I don't have too many distractions and I feel the presence of the Creator watching over me.

The more I go to church, the more I feel better about myself. When people see me inside the church, they know I'm there for a reason. I'm there to get closer to Jesus and save my soul from the devil. By praying and going to church I think I can defeat the devil.

I know God loves me. He sees me trying to get away from bad people. He knows I work hard at work. He knows I hate the devil. I think the Creator has done a lot for me in my life, even though I know I sometimes may have let him down. I feel like I'm going through a rough period in my life now, but I know God will never let me down.

I want all my customers to know that I'm a Christian and because they respect me for what I am, I also respect them for what they are. We have mutual respect. I know deep down in my heart that love is also outside of the church. But we have to understand God's existence, because he knows everything. I'm sure God would want all Christians to go to church and feel the spiritual touch of God's love.

DANIEL GRADY
CAMELOT DE GAUCHETIÈRE / MANSFIELD
ET DES PINS / SAINT-LAURENT



L'amour... de la bullshit!

Dieu crée l'homme, mais ce dernier s'invente un créateur à son image et selon ses fantaisies égoïstes. Nullement contrariant, ce nouveau guide d'énergies spirituelles ne doit surtout pas être confrontant. Mais alors comment un parent aimant peut-il accompagner son enfant? Comment exclure toute forme d'autorité, sachant que notre Créateur possède ce trait de caractère?

Les tendances Nouvel Âge sont faciles à manier, et ont l'avantage d'épargner la vulnérabilité de sentiments inexprimés. Ces adeptes proclament vivre en parfaite symbiose avec la divinité conciliante de leur choix.

Quelques-uns déclarent, jurent que l'amour est une perte de temps, un mensonge qui ne signifie rien de vrai. Il est une source de maux... d'illusion, un concept plein de vent. Une promesse de paix. Ils apparaissent comme étant adultes et matures... Ha! Ha! Donc dignes de ma confiance. Ils se reconnaissent entre eux, affirmant bénéficier d'une croyance spirituelle de l'esprit bien de leur époque, actuelle. Comme je suis vieux et que j'aime encore jouer... je dois être forcément vieux jeu!

J'ai besoin de soutien pour demeurer vigilant face à la folie des autres, à leurs théories insensées. J'ai la possibilité de m'appuyer sur un quart de siècle de vie chrétienne (crétin) protestante.

Découragé par leur version du monde à venir, mon attitude de victime m'a poussé à devenir chrétien. Cela me semblait une décision éclairée. Dans ce temps-là, j'ignorais que les croyants ont eux aussi des problèmes dans leur vie de tous les jours, et ce, même si lors de ma conversion ils me donnèrent amour, reconnaissance et sentiment d'appartenance.

L'humanité dit évoluer, mais seule sa technologie s'améliore sans cesse. L'amour, pour sa part, bâtit et perfectionne encore et toujours le cœur des croyants.

GILLES LEBLANC
CAMELOT-PARTICIPANT



La foi d'hier à aujourd'hui

Ma mère est bouddhiste alors que mon père est catholique. J'ai donc eu le choix de croire en qui je voulais. Quelle que soit la religion que l'on choisisse, j'admets que les voies de Dieu sont impénétrables. C'est en effet beaucoup plus facile d'avoir la foi en un être supérieur pour invoquer quelque miracle ou guérison venu d'en haut. Ceux qui ne l'ont pas s'en remettent tout simplement à un toubib. Je n'ai pas écrit ce texte pour dénigrer les croyances d'autrui. Bien au contraire. Avec Dieu, il n'y a pas de faux-semblants.

Oui, je crois en Dieu. Mais si j'ai mal aux dents, je n'appelle pas un avocat. À chacun son champ de compétences.

À une époque pas si lointaine, on croyait par erreur qu'une personne malade était possédée du démon et on l'envoyait se faire exorciser plutôt que de l'envoyer à l'hôpital. Les prières du cardinal et l'effet placebo constituaient le traitement idéal pour la plupart des bobos du peuple et la formule magique pour suppléer aux traitements d'une médecine moderne. De leur ignorance, nombre de gens avait recours à des croyances, en des thaumaturges qui faisaient souvent office de charlatanisme! Il y avait cette alchimie qui servait d'outil épiqueurien. La religion avait ses avenues bizarres avec ses pasteurs, ses églises et ses ministères de la guérison. Quand le Québec était une oligarchie religieuse, nombre de gens se tournaient vers les intercesseurs de Dieu comme le Frère André. Au nombre de béquilles accrochées à l'Oratoire Saint-Joseph, il aurait guéri à lui seul plus de malades et d'infirmités qu'un hôpital en entier, et ce, à vie. Autre époque, autres mœurs. Le Frère André n'est plus là et le nombre de béquilles n'a pas augmenté.

Je veux bien croire que le Christ ait ressuscité des morts, guéri des malades, chassé des démons. Il demeure un fait: pour n'importe qui, un bilan médical est toujours la démarche logique à une recherche sur son état de santé. Croyants ou athées, en cas de malaises sérieux, devraient s'en remettre à la médecine. Toutefois, je ne conseille à personne de parler de Dieu à son médecin. Ce que l'Oracle peut faire, eux ne savent qu'en faire!

Je viens du Vietnam, un pays de plusieurs confessions religieuses où parfois, les superstitions populaires se confondent avec les religions. Un gourou m'a déjà fait porter un talisman, un genre de pendentif soi-disant magique avec d'étranges dessins qui devait m'éloigner des forces du mal et me protéger de toute éventuelle maladie. Encore fallait-il y croire. J'ai une maladie incurable: le diabète. J'ai déjà participé activement à ces ministères de la guérison. Le pasteur a apposé ses mains sur mon estomac en me disant que si j'avais la foi, ma maladie allait disparaître, et ainsi je n'aurais plus besoin ni de mes médicaments, ni de mon médecin. Pourtant, aujourd'hui, je prends toujours des médicaments pour mon diabète et je continue d'aller voir mon médecin!

À l'ère des ordinateurs et des voyages dans l'espace, je trouve déplorable qu'il foisonne encore aujourd'hui des impies, des charlatans, des gourous et des guérisseurs qui n'hésitent pas à profiter d'un moment de faiblesse et de la naïveté des gens pour leur faire croire qu'ils ont le pouvoir de les guérir de leur maladie incurable. Je suis toujours incrédule devant ces guérisons miraculeuses. Le placebo a souvent pris la place de la foi elle-même et si je suis malade, je préfère aller à l'hôpital plutôt que d'aller à l'église. ■



Toujours prêt

Jeune, j'ai été formé chez les scouts à être toujours prêt et à faire de mon mieux (devise cardinale des scouts). Je suis sorti de l'école avec aucune espèce d'idée sur ce que je voulais faire dans la vie, mais, au gré de mes relations et de mes rencontres, j'ai été amené à effectuer mille métiers et mille misères.

Dans ma famille, rendre service était une des plus grandes motivations pour travailler. Mon père me disait que ce qui importe, ce n'est pas tant ce qu'on fait, mais comment on le fait. J'ai compris que l'attitude était plus importante que la tâche. Chez nous, la critique était omniprésente, donc je sentais toujours l'exigence que tout travail mérite d'être bien fait. J'ai eu peur toute ma vie du reproche des autres et j'ai tenté de vivre sans reproches. Je réalise aujourd'hui que c'est impossible à accomplir.

« Qu'est ce que tu fais comme travail ? » Pendant longtemps, je n'ai pas su quoi répondre à cette question. Sans réponse, j'avais l'impression d'être un fardeau pour la société. Très vite, je me suis senti en marge. En errant d'un contrat à un autre, je suis entré dans un engrenage de précarité, mon parcours a été très éclectique, mais cela a eu le mérite de me faire acquérir un grand nombre de compétences, d'être débrouillard, de pouvoir m'adapter aisément.

A ce moment-là, j'étais dans la logique de prendre tout ce qui m'était proposé, mais maintenant, je veux choisir ce que je veux faire. Je refuse de travailler pour la carrière, le profit, l'argent ou le prestige, mais je veux faire converger toute mon énergie vers quelque chose d'utile, pour moi et pour les autres. Je suis désormais dans une perspective de partage. Ce qui me motive à présent, c'est de partager mes savoir-faire et savoir-être avec les autres.

QU'ALAIN COMMU'NOS-TERRE
CAMELOT MASSON / 13^e AVENUE

Or pur

Bonjour, je m'appelle Cybelle. Moi, L'itinéraire, ça a changé ma vie ainsi que ma perception des mots partage, sympathie et réussite. À L'itinéraire, je consacre mon énergie, j'investis quelques sous pour me permettre de développer un pouvoir d'achat, tout en partageant un certain savoir. J'y passe aussi mon temps. Ça me fait sortir de chez moi, ça me distrait et ça m'occupe.

Il me faut dire comment je conquiers les gens avec mes textes coup de poing. Les gens disent que ça me réussit, que même, je devrais oser plus. Plus cru, ils m'ont dit. Sans vraiment m'en rendre compte, je vois bien que les gens aiment l'action. Wow ! Ils en redemandent et ne sont jamais rassasiés. Les gens me disent qu'ils m'apprécient et de ne pas lâcher toutes mes facettes mais j'aimerais bien leur montrer un côté sage. Effectivement, je connais mieux la façon d'aborder les gens, j'apprécie les valeurs des gens qui me ressemblent et m'entourent. Et surtout ceux qui me rendent heureuse, ceux qui me font rire.

Sûr que l'argent c'est bien pour prospérer et faire du social. Des sorties en plus. L'argent est partout. Je n'ai pas toutes les réponses à ce sujet mais ça en prend, c'est sûr et c'est bien plus plaisant avec. C'est sympathique. Longue vie à L'itinéraire et à Pierre ! Remerciement à Pierre Tougas pour ma réussite et mon courage. Même si je sais qu'il ne s'en croit pas responsable, il est pour moi un bel exemple. Merci !

CYBELLE PILON
CAMELOT SAINT-ZOTIQUE / SAINT-HUBERT



Une chasseuse

Un bon samedi d'automne, j'étais sur mon point de vente à la station de métro Jarry. Je me trouvais en avant de l'escalator mobile. Pendant que les gens montaient, je leur lançais mon message pour qu'ils viennent me voir et pour qu'ils m'achètent le magazine.

Je travaillais depuis un certain temps. Vers 2 h de l'après-midi environ, alors qu'une longue file de personnes montait, tout à coup, une dame très âgée avec de beaux cheveux blancs frisés et aussi de beaux grands yeux bleus, vint tout droit dans ma direction, à ma grande surprise. Elle me dit : « Bonjour Madame. Je suis à la chasse au camelot ! Je désire acheter le magazine *L'itinéraire* et je suis déjà rendue à la quatrième station de métro ! » Je me suis empressée de le lui vendre.

J'ai éprouvé un réel plaisir à voir cette personne avec autant de détermination. Cela fut très inspirant pour moi. Cela m'a permis de voir que même si une personne est rendue très âgée, comme par exemple dans les 85 ans, elle peut continuer à se montrer très éveillée. Cela a aussi été très encourageant, dans le sens où ce genre de personnes nous enlève certaines peurs et craintes de vieillir. Je suis très impressionnée de voir cette énergie et ces possibilités-là.

Toujours heureuse de ma clientèle,

GISÈLE NADEAU
CAMELOT MÉTRO IBERVILLE ET MÉTRO JARRY



Mon art

Lorsque j'étais adolescent et que je restais chez mes parents à Pont-Rouge, dans le comté de Portneuf, j'aimais beaucoup dessiner et faire de la peinture à l'eau.

Mes premiers cours de peinture, je les ai pris au Cégep de Rimouski. C'est là que j'ai fait ma première toile, en 1970. Ensuite, j'ai exposé deux toiles sélectionnées par un jury, au Moulin de Pont-Rouge. Par la suite, j'ai étudié au Cégep Lévis-Lauzon, où je me tenais souvent avec les élèves d'arts plastiques, et où j'ai également réalisé quelques toiles. Après être retourné dans mon village, je me suis rendu à Québec, où je me suis intéressé aux biographies de Picasso, Leonard de Vinci et Renoir. Là-bas, j'ai continué à peindre et à produire de nombreux tableaux.

En 1980, à Montréal, j'ai pris des cours à la Mission Renaissance, cours que j'ai terminés avec succès. J'ai ensuite exposé deux toiles à la galerie des Peintres Inconnus, ainsi qu'au Bazar sur la rue Mont-Royal, en 1987.

Ma femme Gisèle et moi avons exposé au restaurant le Placard, de 2004 à 2007. Notre plus récente exposition remonte à l'automne 2008, à la Galerie de Cristal Racine. Nous étions ses premiers clients, et nous avons réussi à vendre un tableau en une semaine, sur 17 exposés. Mais c'est à ce moment-là que la crise financière est arrivée, et nous avons dû mettre notre travail de peintre et de pastelliste de côté.

Aujourd'hui, je continue à visiter régulièrement des galeries d'arts avec Gisèle. Celle que je préfère est la galerie Michel-Ange, dans le Vieux-Montréal.

Merci à tous mes clients.

RÉAL LAMBERT
CAMELOT LAURIER / DE LANAUDIÈRE



Portes et tourniquets

Devant moi, les tourniquets du métro Peel. Si quelqu'un, en haut, tient ouverte la porte de la station, c'est un courant d'air qui s'engouffre et passe sur moi, de gauche à droite. Je repense aux portes de ma vie. La plus originale était sans contredit celle avec un arbre au milieu: les gars avaient tendu la toile qui nous servait d'habitation en se servant de ce tronc vivant pour la soutenir. Et comme pour tout ce qu'on voit à répétition, je dois avouer qu'après un certain temps, je ne le remarquais même plus. Peut-être est-ce la même chose qui m'arrive sur mon point de vente. A force d'y être, je me suis fondue dans le décor...

Nous percevons la matière, puis elle bascule dans l'inconscient. Tant que le souffle nous est prêté, cette connaissance peut être réanimée, parfois dans notre éveil et parfois dans nos rêves, nous prouvant à nous-mêmes que nous avons vécu.

La porte dont je viens de vous parler n'avait pas de clé. C'était un simple pan de coton. Ce canal ne devait pas être obstrué, sous peine de me couper davantage de deux de mes enfants qui vivaient alors loin de moi. Et la porte elle-même devenait un cordon ombilical, ce conduit que la vie accorde au nourrissage des êtres.

LORRAINE SYLVAIN
CAMELOT MÉTRO PEEL



Un travailleur social hors du commun

Dans la vie, nous avons toujours besoin de personnes compétentes et spécialisées pour avancer. Elles ne sont pas toujours là pour rien. On en prend et on en laisse, il y a des bons et des mauvais.

Mais moi, en pensant à tous mes travailleurs sociaux et intervenants, j'aimerais spécialement lever mon chapeau à un travailleur social que j'ai aimé et adoré. Je lui porte une très bonne attention et je lui garde une place et un coin dans mon cœur. J'espère que vous apprendrez à ne pas les mettre tous dans le même bateau. Mais un travailleur social comme Pierre Veranka, il en existe qu'un seul et vous l'auriez aimé. Il est hors du commun, attachant, extraordinaire et exceptionnel. Car il était d'une énorme sincérité et d'une sagesse particulière, serviable et comme on n'en voit bien peu. Il n'y en aura pas d'autres plus juste et bien intentionné que lui et il faut lui donner sa place.

Alors s'il vous plaît, faites attention à ceux qui sont purs, généreux et exemplaires. Je tiens, mon cher travailleur social, de penser à te remercier et te féliciter pour tout le respect et la loyauté dont tu fais preuve, ton beau sens de l'humour et surtout ton beau sourire et ta confiance. Je t'aime. Merci pour ta simplicité. Bien à toi Pierre Veranka. Garde ton sourire.

KATTY D'AMOUR
CAMELOT ONTARIO / PIE IX
ET ALEXANDRE DE SÈVE / SHERBROOKE

Nos racines

Les origines familiales et l'enfance influencent considérablement le parcours de vie de chacun. Les participants de L'itinéraire, qui ont des racines très diverses, expliquent comment celles-ci continuent encore aujourd'hui à les inspirer.

Je viens de Montréal.

Ma famille est née dans le Centre-Sud. Ça m'a fait apprendre beaucoup de choses. J'ai été élevé dans un coin très dur, il y avait beaucoup de drogue dans le secteur. J'ai grandi en voyant beaucoup de choses difficiles. Mon père était un Indien qui venait de Coaticook, où on fait la crème glacée! Il m'a appris à me débrouiller par moi-même. Il m'a appris à me lever de bonne heure pour travailler, je l'aidais à travailler, à peindre les clôtures. Il faut travailler fort et ne jamais s'arrêter. Et le monde à Coaticook te parle beaucoup, ce n'est pas comme à Montréal.

ANDRÉ-GUY CHARRON
CAMELOT RENÉ-LÉVESQUE /
PANET (RADIO-CANADA)

J'ai des origines françaises. Le nom Marcil vient de Picardie, une région française. Mon premier ancêtre y habitait, il était soldat dans le régiment royal de Carignan. Le régiment lui a offert une terre ici pour y habiter, et la France lui a demandé de rester. Il y a une rue à Montréal qui s'appelle Marcil. Avant, sur l'avenue Mont-Royal, il y avait plein de grosses fermes. L'une d'entre elles appartenait à mes ancêtres.

MICHEL MARCIL
CAMELOT BERRI/SAINTE-CATHERINE
ET PLACE DUPUIS

J'ai été adopté. Mes parents biologiques sont Québécois, mais mon père adoptif était hindou et ne parlait pas du tout français, seulement anglais. Il était marié en Inde avec quatre enfants. Je suis né au coin Berri/Ontario, qui était autrefois une maison de chambres. C'est aujourd'hui l'UQÀM. Je me rappelle qu'à côté, il y avait des Chinois qui possédaient une boutique de lavage et repassage du linge. J'ai eu une enfance difficile, qui m'a appris c'était quoi, la vie. Elle m'a appris à accepter les choses telles qu'elles étaient, à me fier sur moi-même. Bientôt, pour me faire plaisir, je vais me payer une nuit à l'Hôtel Gouverneur.

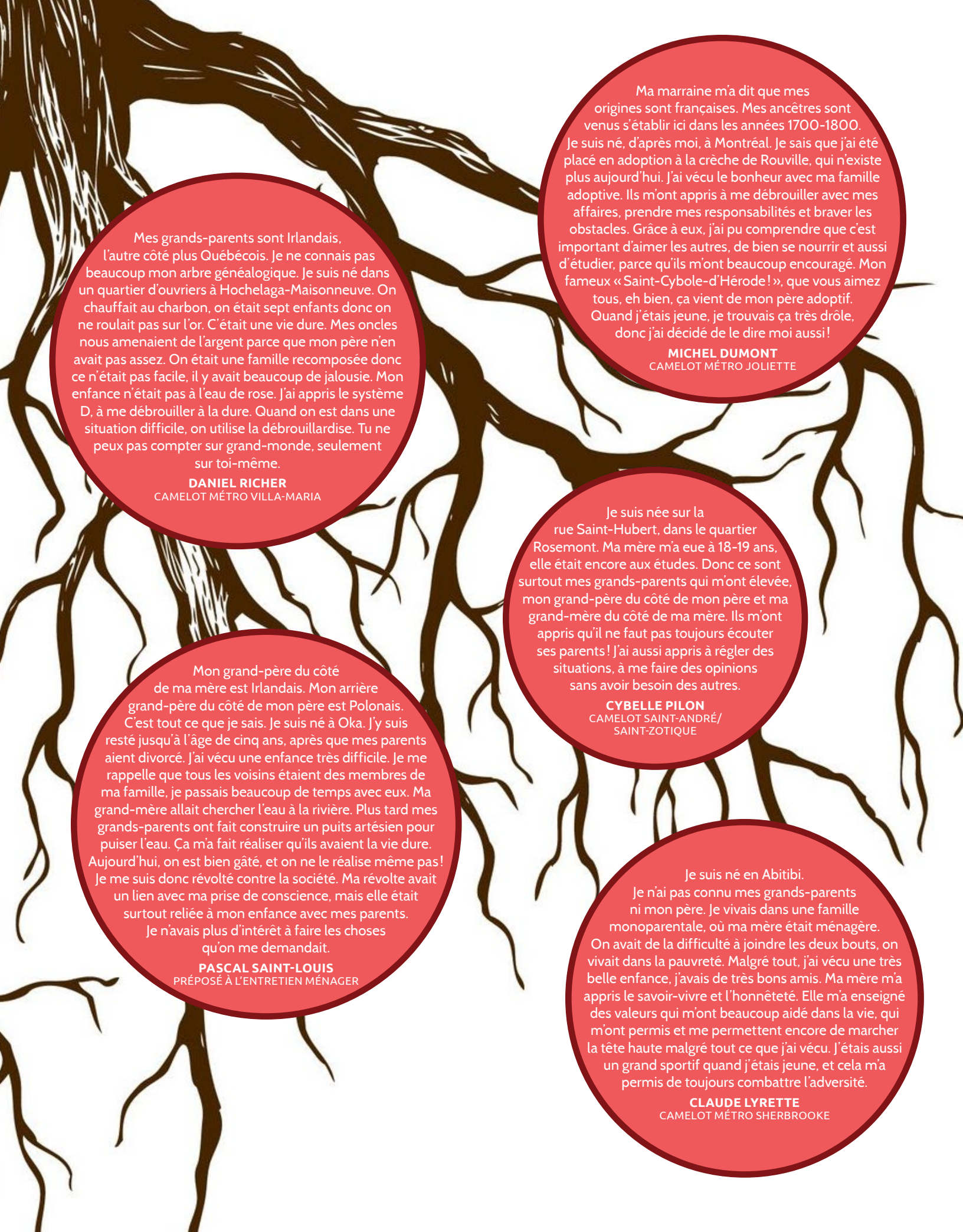
ROBERT SINGH
CAMELOT SHERBROOKE /
LA ROUSSELIÈRE
(ÉPICERIE MÉTRO)

Ma mère est une Lalonde. Ma grand-mère vient de Kanesatake, une ville autochtone. Ma mère est restée là quand elle était très jeune. Mes grands-parents se sont rencontrés à Caughnawaga (Kahnawake) et ont déménagé à Ville-Émard. Quand j'étais jeune, on me disait: «Eille, tu as du sang indien!» Je mettais un bandeau, je bronçais beaucoup, les jeunes à l'école trouvaient que je ressemblais à un Amérindien.

DAN ET ROZI
CAMELOT JARRY /
LAJEUNESSE (SAQ)

Mon arrière-grand-père du côté de mon père était un McClennan, comme le scotch. Du côté de ma mère, ce sont des Français. Ils sont venus s'installer à Jonquière. J'ai vécu mon enfance dans le village de Contrecœur, à Jonquière. Mon père travaillait à la plus grosse aciérie du pays. C'était le fun, c'était sur le bord du fleuve, je faisais de la voile avec mon père. J'ai eu une très belle enfance, jusqu'au divorce de mes parents. Après, ce n'était plus le fun du tout. Ça m'a appris que le monde est méchant.

YANNICK BRASSARD
CAMELOT RENÉ-LÉVESQUE /
DE LORIMIER



Mes grands-parents sont Irlandais, l'autre côté plus Québécois. Je ne connais pas beaucoup mon arbre généalogique. Je suis né dans un quartier d'ouvriers à Hochelaga-Maisonneuve. On chauffait au charbon, on était sept enfants donc on ne roulait pas sur l'or. C'était une vie dure. Mes oncles nous amenaient de l'argent parce que mon père n'en avait pas assez. On était une famille recomposée donc ce n'était pas facile, il y avait beaucoup de jalousie. Mon enfance n'était pas à l'eau de rose. J'ai appris le système D, à me débrouiller à la dure. Quand on est dans une situation difficile, on utilise la débrouillardise. Tu ne peux pas compter sur grand-monde, seulement sur toi-même.

DANIEL RICHER
CAMELOT MÉTRO VILLA-MARIA

Ma marraine m'a dit que mes origines sont françaises. Mes ancêtres sont venus s'établir ici dans les années 1700-1800. Je suis né, d'après moi, à Montréal. Je sais que j'ai été placé en adoption à la crèche de Rouville, qui n'existe plus aujourd'hui. J'ai vécu le bonheur avec ma famille adoptive. Ils m'ont appris à me débrouiller avec mes affaires, prendre mes responsabilités et braver les obstacles. Grâce à eux, j'ai pu comprendre que c'est important d'aimer les autres, de bien se nourrir et aussi d'étudier, parce qu'ils m'ont beaucoup encouragé. Mon fameux « Saint-Cybole-d'Hérodé! », que vous aimez tous, eh bien, ça vient de mon père adoptif. Quand j'étais jeune, je trouvais ça très drôle, donc j'ai décidé de le dire moi aussi!

MICHEL DUMONT
CAMELOT MÉTRO JOLIETTE

Je suis née sur la rue Saint-Hubert, dans le quartier Rosemont. Ma mère m'a eue à 18-19 ans, elle était encore aux études. Donc ce sont surtout mes grands-parents qui m'ont élevée, mon grand-père du côté de mon père et ma grand-mère du côté de ma mère. Ils m'ont appris qu'il ne faut pas toujours écouter ses parents! J'ai aussi appris à régler des situations, à me faire des opinions sans avoir besoin des autres.

CYBELLE PILON
CAMELOT SAINT-ANDRÉ/
SAINT-ZOTIQUE

Mon grand-père du côté de ma mère est Irlandais. Mon arrière grand-père du côté de mon père est Polonais. C'est tout ce que je sais. Je suis né à Oka. J'y suis resté jusqu'à l'âge de cinq ans, après que mes parents aient divorcé. J'ai vécu une enfance très difficile. Je me rappelle que tous les voisins étaient des membres de ma famille, je passais beaucoup de temps avec eux. Ma grand-mère allait chercher l'eau à la rivière. Plus tard mes grands-parents ont fait construire un puits artésien pour puiser l'eau. Ça m'a fait réaliser qu'ils avaient la vie dure. Aujourd'hui, on est bien gâté, et on ne le réalise même pas! Je me suis donc révolté contre la société. Ma révolte avait un lien avec ma prise de conscience, mais elle était surtout reliée à mon enfance avec mes parents. Je n'avais plus d'intérêt à faire les choses qu'on me demandait.

PASCAL SAINT-LOUIS
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN MÉNAGER

Je suis né en Abitibi. Je n'ai pas connu mes grands-parents ni mon père. Je vivais dans une famille monoparentale, où ma mère était ménagère. On avait de la difficulté à joindre les deux bouts, on vivait dans la pauvreté. Malgré tout, j'ai vécu une très belle enfance, j'avais de très bons amis. Ma mère m'a appris le savoir-vivre et l'honnêteté. Elle m'a enseigné des valeurs qui m'ont beaucoup aidé dans la vie, qui m'ont permis et me permettent encore de marcher la tête haute malgré tout ce que j'ai vécu. J'étais aussi un grand sportif quand j'étais jeune, et cela m'a permis de toujours combattre l'adversité.

CLAUDE LYRETTE
CAMELOT MÉTRO SHERBROOKE



HAÏKUS

PAR CINDY TREMBLAY
CAMELOT 29^e AVENUE /
BEAUBIEN ET DE LORIMIER / BEAUBIEN

Nuit violente en larmes
Bêtise suffit à ma peine
Mes chatons miaulent

Dehors septembre
Triste lune sur balançoires
Tes pleurs empathiques

Une mort incertaine
Drame pendu aux événements
Un verglas parfait

Mes lèvres glacées
Je m'imagine déchirée
Une fontaine sanglante

Tachée de mes tripes
Je vois ma vie défiler
Rythme d'une musique folle

Lumière en folie
Jeunes pêches à ciel ouvert
Rires sur roulettes

Ton cœur est un pays
Ta voix est un hymne
Tes lèvres ont choisi mon vote

Conversations sombres
Une perle à ma destinée
Amitié déchue

Dans une lune de miel
Allons au 100^e ciel
Pour notre 1000^e je t'aime

Forêt vierge
Respiration écarlate
Nuances de découverte

Un mystère en cœur
Ressens l'orage de douleur
Transperce mes pétales

Une nuit de romance
Un poignard au cœur jeune
Des cordes en ruisseau

Souffrance en alcool
Me noyant dans mes amours
Printemps capricieux

Vision en drapeau
Cappuccinos en soirée
Araignée sous toile

Des yeux saphir
Un regard curieux
Des souhaits encore des souhaits

Adieu les démons
Abreuvoir de whisky
Bonjour les sorties

Nuit seule enneigée
Au milieu d'une foule blasée
Téquila perdue

Mensonge à l'horizon
Forêt noire lugubre
J'ai compris la lune

Les vagues en puissance
Cheveux au vent défaits
Ciel rose rayonnant

L'eau qui jaillit sur des rochers anciens
Me déshabille
Sous cette chute maîtresse



Ville-Marie

Quand Monica Bellucci débarque à Montréal

PAR GUY BOYER
CAMELOT SAINT-DENIS / DULUTH

Ville-Marie, en salle le 9 octobre, a été dévoilé au TIFF dans le cadre d'une présentation spéciale. Le film peut se présenter comme une chronique de la vie à Montréal. Il dépeint les aléas de l'activité urbaine, l'engorgement des urgences du système de santé québécois, l'envers du décor d'un plateau de tournage. Et surtout les relations tumultueuses entre une mère et son fils séparés depuis trois ans, avec un père absent.

Le second long métrage de Guy Édoin est l'histoire d'une actrice française en déclin, Sophie Bernard (Monica Bellucci), qui débarque à Montréal pour le tournage d'un film réalisé par son ami de cœur. Du coup, elle renoue aussi avec son fils Thomas (Aliocha Schneider) qui fait ses études au Québec. Les principaux protagonistes français croiseront la vie de personnages bien québécois. Le métissage des accents, français parisien et québécois bien gras, donne parfois des scènes plutôt cocasses. Dans une certaine mesure, il me semble que *Ville-Marie* est un film sur le petit monde du cinéma.

En effet, plusieurs séquences du long-métrage sont tournées sur le plateau où évoluent l'actrice française et son ami de cœur. Ce film dans le film nous plonge parfois dans un certain méli-mélo.

La première séquence de *Ville-Marie* s'accompagne d'une belle musique classique (à volume élevé dans le cinéma) dans les écouteurs de Thomas, le fils de l'actrice; Thomas se dirige vers un arrêt d'autobus. Une femme interpelle Thomas et celui-ci retire ses écouteurs; exit la musique qui s'arrête brutalement. La femme, qui porte un bébé dans ses bras, demande à Thomas de le porter quelques instants. Thomas prend le bébé et, avant qu'on ne comprenne quoi que se soit, la femme se jette devant un camion qui passe par là. On ne sait pas trop ce qu'il adviendra du bébé et de la femme suicidée. Thomas est perturbé par cet événement traumatisant. Le style brutal de cette entrée en matière ressemble à la première scène de *Marécages*, le premier long métrage de Guy Édoin. Une façon efficace mais un peu opportuniste, selon moi, de tenter de capter l'attention du spectateur.

Les autres personnages principaux de *Ville-Marie* sont une infirmière à l'urgence de l'hôpital Ville-Marie interprétée par Pascal Bussières et un couple d'ambulanciers maladroits joués par Patrick Hivon et Louis Champagne. Tous les actrices et acteurs jouent avec justesse et la direction photo de Serge Desrosiers est irréprochable, ainsi que la direction artistique de David Pelletier. Les plans sont bien choisis et le film de Guy Édoin donne une image de Montréal fidèle à la réalité.

J'ai été moins convaincu par le scénario, qui a mes yeux n'a ni origine ni dénouement. De plus, et c'est une perception bien personnelle, l'amour véritable semble absent des films de Guy Édoin. Ce n'est, en tout cas, pas l'amour tel qu'on a l'habitude de le voir au cinéma. Il s'agit plutôt de relations humaines superficielles, parfois malsaines, de contacts sexuels furtifs.

Mon plaisir à voir Monica Bellucci dans *Ville-Marie* sera décuplé à la sortie mondiale, le 6 novembre prochain, du nouveau James Bond, *Spectre*. En effet, Sam Mendes, le réalisateur, l'a choisie pour jouer une des *Bond women*. Selon les premiers échos, le dernier-né de la franchise promet. ■



Guy Édoin

CAMELOTS ARTISTES

À L'itinéraire, en plus de montrer des qualités certains dans la vente et l'écriture, les participants prouvent aussi leurs talents d'artistes. Poésie, musique, peinture, dessin, leur créativité est débordante. L'itinéraire a noué plusieurs partenariats entre autres avec le Centre de ressources éducatives et pédagogiques, l'Université du Québec à Montréal, l'Université Concordia et le Musée des beaux-arts. Chaque vendredi, ils se réunissent désormais de manière autonome pour créer ensemble et librement. Voici quelques unes de leurs créations et les réflexions qui les ont inspirées.

Céline Marchand camelot métro Lasalle et Ontario/St-Denis

Quand j'ai fait ce dessin-là, je me sentais comme au-dessus de mes affaires. Mes projets dépassaient ma pensée, me faisaient peur. Accessibles et inaccessibles à la fois. C'était étrange, comme un rêve. Dans un rêve, tout paraît réel mais ne l'est pas. Par contre, rien ne nous empêche de franchir la limite du rêve et d'en faire une réalité.

Lorsqu'on est sur une balançoire, on va de plus en plus haut, et à force d'aller haut, on risque de se casser la gueule. À un moment, on doit arrêter de s'élever. J'ai déjà voulu ne jamais m'arrêter. Quand j'étais petite, on me disait que si je me balançais de plus en plus haut, j'allais faire un tour... Mais j'avais beaucoup trop peur.

La balançoire, c'est la vie. On vit comme on se balance. On peut y aller tranquillement, mais aussi se casser la gueule si on va trop haut. J'admire ceux qui osent, qui prennent le risque.

Ne laisse pas la peur t'empêcher d'aller plus haut. J'ai osé, et je ne regrette pas.



Céline Marchand, *Balance du ciel!*

Norman Rickert | Joie sur la rue May II

<http://leseditionsnormartmusic.wordpress.com>

Il s'agit d'une aquarelle et encre de Chine réalisée au début de l'été. Ce tableau fait partie d'une série de trois œuvres portant sur la rue May. Cette rue de Verdun aux maisons en rangée de style victorien est collée au pont Champlain. La rue disparaîtra bientôt pour laisser place à un accès au pont Champlain. Cette rue vaut qu'on l'immortalise en peinture. Au moment de créer l'œuvre, presque tous les résidents de la rue ont plié bagage. Triste.

La rue May, c'est une rue un peu anonyme, en quelque sorte un bijou qui mérite d'être connu. J'ai voulu recréer par la peinture, une atmosphère et des personnages à l'époque du bon vieux temps. On voit ici un contraste entre un environnement, une enclave rurale dans un espace urbain et le progrès effréné de la civilisation. On peut faire un parallèle ici entre la disparition de quartiers tels que le Faubourg à M'lasse ou le Red-Light sous le pic des démolisseurs.

Si vous voulez écrire à Norman: normartmusic@yahoo.ca



Norman Rickert, *Joie sur la rue May II*



Jean-Pierre Ménard, *Blocage en styromousse*

Jean-Pierre Ménard | Blocage en styromousse

Par un vendredi après-midi, je suis allé à l'atelier d'art, suite à une journée qui avait très mal débuté. Rien n'avait fonctionné comme je le voulais, bref, j'avais «le feu au derrière», comme on dit! J'ai demandé à Cindy : «as-tu quelque chose à briser?» J'avais vraiment besoin de me défouler... Elle m'a donné des morceaux de styromousse que j'ai tout cassés en petits morceaux. Ça m'a fait du bien! Ensuite, je me suis mis à peindre les morceaux brisés, puis j'en ai fait un collage. De la colère qui s'est transformée en art grâce à l'atelier de Cindy Tremblay, camelot à L'itinéraire! Merci Cindy!



le RECONNAISSE ... COMME
un oiseau de malheur.



Alors il se BARBOVILLE le visage de NOIR pour FAIRE PEUR à son MA/HEUR



Puis ?

SIOU.



MUSIQUE

ALEX PÉLOQUIN
PRÉPOSÉ À LA RÉCEPTION

PHOTO - PATRICK BEAUDRY

AC/DC au Stade olympique

Pas comme en 1988, mais encore en forme

J'avais déjà vu AC/DC une première fois au Forum en 1988. C'était malade! Lors du passage du mythique groupe de rock au Stade olympique, en 2009, les critiques avaient été fabuleuses. Quand je suis allé les voir au Stade olympique le 31 août dernier, j'avais donc de grandes attentes, surtout que leur concert à Québec, quatre jours plus tôt, avait été très bien accueilli. Mais quand on a de trop grandes attentes, on risque d'être déçu.

AC/DC est un groupe de musique originaire d'Australie qui a été formé en 1973 par Angus et Malcolm Young, deux frères. Pour l'anecdote, leur sœur aurait vu le logo AC/DC – qui veut dire courant alternatif – sur une balayeuse ou une machine à coudre. L'histoire n'est pas claire sur ce détail. Mais chose certaine, AC/DC est un nom qui convient parfaitement au groupe!

Il y a eu beaucoup de mouvement dans le groupe: changement de batteur à trois reprises, changement de chanteur deux fois... Le premier chanteur Bon Scott est décédé en 1980. Des doutes persistent encore sur les circonstances, mais selon ce que l'on sait il serait mort après une nuit bien arrosée, étouffé avec son vomi.

AC/DC est l'un des premiers groupes de musique que j'ai commencé à suivre. J'écoutais tous les groupes avec un bon guitariste, c'est pourquoi AC/DC faisait partie de mes favoris. Ma première idole de jeunesse – et encore mon idole – était Jimi Hendrix, mes oncles jouaient et je les écoutais. Angus Young était déjà le guitariste d'AC/DC et il avait un style bien à lui, avec son habit d'écolier.

J'ai vu AC/DC au Forum en 1988. Cela a été le meilleur show de ma vie. Je me souviens d'Angus Young, pendant *Hell's Bells* qui s'élevait sur une passerelle pendant qu'une cloche géante descendait au-dessus de sa tête. Ou d'une grosse poupee gonflable au-dessus de la foule pendant *Highway To Hell*. Je trippais!

Mais le 31 août dernier, il n'y a rien eu de cela. Même si j'étais placé juste devant la scène, le stade est tellement grand que je ne pouvais pas voir le groupe. Je devais regarder l'écran géant, comme tous les gens dans le stade.

Le système de son était vraiment débile, le son était explosif, *hard*. Mais l'acoustique du Stade olympique a tout gâché. C'est tellement grand, trop grand. Cela crée des échos qui nuisent au son. On entendait moins clairement la voix de Brian Johnson, le chanteur, et la guitare d'Angus Young. Le Stade n'est définitivement pas un endroit adapté pour les prestations musicales.

Généreux dans leur prestation, énergiques, Angus Young et Brian Johnson ont su occuper la scène toujours aussi remarquablement. Angus Young a été fidèle à lui-même, il a animé le show et a réalisé des solos de guitare mémorables comme lui seul sait le faire.

Plusieurs vieux hits m'ont rappelé de beaux souvenirs. J'ai beaucoup apprécié *Highway To Hell*, en rappel. *Dirty Deeds Done Dirt Cheap* était mon moment marquant du concert, tout comme *Let There Be Rock*, *T.N.T* et *Back In Black*. Ce sont toutes des chansons de leurs premiers (et meilleurs!) albums.

Malgré tout, Brian Johnson manquait de voix. À mon avis, il avait tout donné à Québec, quelques jours avant le show de Montréal. Le souffle lui manquait souvent et il ratait de petites répliques. Ce n'est pas facile quand on est dans la soixantaine!

Je reste avec mes souvenirs de 1988 au Forum, qui a été le meilleur show de ma vie. Les effets spéciaux étaient à couper le souffle. C'est vrai, à cette époque, les membres d'AC/DC étaient plus jeunes, ils avaient donc plus d'énergie. Si je retourne les voir, ce sera au Centre Bell. Plus jamais le Stade! ■



PHOTO - PATRICK BEAUDRY

Client: François Parenteau (à gauche) | **Camelot:** Daniel Richer

Point de vente: place Villa Maria

PROPOS RECUEILLIS PAR SIMON POSNIC
PHOTO: SIMON POSNIC

Infographiste de formation, François Parenteau a aussi travaillé avec des toxicomanes. Il reprend en ce moment ses études en bureautique. François Parenteau est également passionné d'écriture, il a publié en 2013 un recueil de nouvelles, *Mes histoires, ma folie*. Ses nouvelles sont aussi disponibles sur son blogue*. Au Café de L'itinéraire, François est venu rencontrer son camelot, Daniel Richer, pour une conversation plutôt spirituelle.

Daniel: Tu te souviens de notre première rencontre?

François: C'était au métro Ville-Marie à l'été 2013. Ce n'est pas mon quartier, mais on avait jâsé un petit bout, puis on est restés en contact après ça. C'était une rencontre fortuite mais très intéressante, Daniel me conte ses bons coups.

Daniel: Mon rôle de camelot, ce n'est pas de raconter mes problèmes à ma clientèle.

Elle a assez de ses problèmes personnels sans que je lui fasse subir les miens. Je suis positif en général, le négatif je le garde pour moi.

François: C'est vrai, Daniel a tout le temps le sourire!

Daniel: Peux-tu me dire ce que représente L'itinéraire pour toi?

François: L'itinéraire c'est une belle initiative, un beau moyen d'aider les gens à se sortir de la rue, même si je ne veux pas les cataloguer comme itinérants. C'est une chance pour eux de faire autre chose, de se découvrir.

Daniel: En quoi cela te rejoint?

François: Je n'ai pas été itinérant mais j'ai eu des périodes difficiles. A un moment de ma vie, sans être à la rue, j'ai squatté chez des amis, j'ai été nomade. J'ai vécu la précarité et l'instabilité. Daniel a été un des premiers camelots à qui j'ai acheté la revue. J'ai pris le temps de lire les articles, ça vaut vraiment la peine de lire ce magazine pour comprendre ce qui se passe.

Daniel: En lisant ton texte « Ma traversée... »*, je trouve beaucoup de parallèles avec ce que je vois à L'itinéraire.

François: Dans ce texte, je parle d'une balle de haut calibre qui traverse un champ de bataille. Ça a un lien avec la misère, avec la difficulté de passer au travers de la vie. La vie c'est dur, c'est *rough*, mais on doit passer au travers. La balle, elle représente le point de non retour, le moment où on se dit « c'est assez ».

Daniel: Moi, j'ai vu un message d'encouragement dans ce texte...

François: C'est exactement ça. La vie, malheureusement, elle ressemble à un champ de bataille. Dans notre tête, dans notre cœur, dans nos émotions, beaucoup de choses rendent l'existence difficile, mais il faut à un moment donné voir le positif, réajuster le tout et continuer à avancer.

Daniel: La conclusion, ça serait donc qu'il y a toujours de la lumière au bout du tunnel... ■

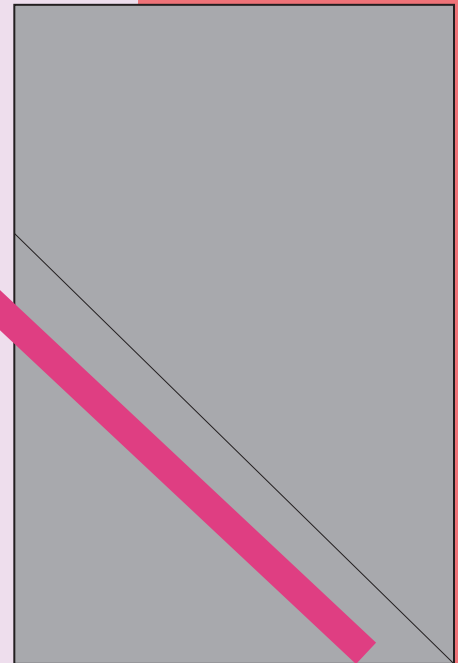
* efpcriptions.wordpress.com



Culture de germes		Purifications		Belle-fille		Bières	
Physique		Cause		Néglige		Corrosive	
↳		↓		↓			
Empaumure	↳						
Fricasser							
↳				Tibia	↳		
				Puis			
				↓			
Tentâtes	↳						Plantation
Tronc							↓
↳				Salve	↳		
				Corps gras			
				↓			
Liée	↳				Six	↳	
Aluminium					id est		
↳					↓		
		Expérimentiez	↳				
		Dieu gaulois					
		↓					
Essaie	↳						Support
Slave							↓
↳					Règle	↳	
					Do		
					↓		
Cours d'eau	↳						
Départie			P	er			
↳							

Solution dans le prochain numéro

« Je m'appelle Josée,
je travaille
à la distribution
et voici mon
petit fléché »



Solution du 1^{er} septembre 2015

Jeu réalisé par Josée Cardinal
josecardinala1@yahoo.ca

L'achat et la vente d'une propriété, c'est une affaire de coeur et de savoir-faire !



AGENCE IMMOBILIÈRE
Vitrine de la rénovation écologique

1152, avenue Mont-Royal Est, 514.597.2121
www.viacapitaledumontroyal.com

	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1											
2											
3											
4											
5											
6											
7											
8											
9											
10											

HORizontalement

1. Marquer d'un caractère étasunien
2. Ciseau à bois - Érige
3. Nom de rois de Suède - Sourire
4. Réservoir - Dévoilé
5. Saison - Hélium C - Néant
6. Hibernations - Étales - Étui
7. Paresseux - Médicament - Gouverneurs dans les pays musulmans
8. Colonne - Populaces
9. Fils de Gilles Carle - Angles
10. Alcaloïde - Ferments

Verticalement

1. Livre pour apprendre l'alphabet
2. Louables
3. Faire paraître - Poisson
4. Catégorie - Ferme provençale
5. À la mode - Fut connu en Occident sous le nom d'Algazel.
6. Délimitent - Pronom indéfini
7. Id est - Oiseau
8. Apparus - Véritables
9. Œcuménisme
10. Logé - Échassier
11. Ouir
12. Brames - Ouvertures du violon

Jeu réalisé par Josée Cardinal
joseecardinal1@yahoo.ca

Solution dans le prochain numéro

Solutions du
1^{er} septembre 2015

Prenez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous

Niveau de difficulté: difficile

		9	3				
1				9		3	5
	3	7		8			2
	1						7
			7	4		9	
	8	6					3
5						8	
			7	8	6	5	
				9		7	

Solution dans le prochain numéro

Notre logiciel de sudokus est maintenant disponible. 10 000 sudokus inédits de 4 niveaux par notre expert, Fabien Savary. En vente exclusivement sur notre site. www.les-mordus.com

Jeu réalisé par Ludipresse
info@les-mordus.com

Faisons connaissance Nous sommes vos PÉRISOIGNANTS

On accueille, assiste, sourit, dose, analyse, nourrit... On cuisine, répare, entretient, nettoie, prépare, soutient... On renforce, rééduque, archive, transporte, radiographie, stérilise... On travaille pour les Québécois de mille et une façons à la grandeur du réseau public de la santé et des services sociaux.

Venez nous voir à perisoignants.com



PÉRISOIGNANTS

Du métier et du cœur



de L'identité

Pour qu'un peuple trouve son identité, il faut qu'il fasse attention à sa langue et à sa liberté.
THEO ANGELOPOULOS

J'ai l'impression parfois d'être un flot de courants multiples. Je préfère cela à l'idée d'un moi solide, identité à laquelle tant d'entre nous accordent tant d'importance. (...) Les discordances de ma vie m'ont appris finalement à préférer être un peu à côté, en décalage.
EDWARD SAÏD

Mon identité se définit par les engagements et les identifications qui fournissent le cadre où l'horizon, à l'intérieur duquel je peux essayer de déterminer, d'un cas à l'autre, ce qui est bon, qui a de la valeur, ou bien ce que l'on devrait faire, ou bien encore ce que j'approuve et ce à quoi je m'oppose.
CHARLES TAYLOR

C'est de l'identité qu'est née la différence.
HEINZ PAGELS

À mes yeux, chaque communauté historique a une identité différente et respectable qui doit être maintenue et défendue.

MAX GALLO

Nous existons en fonction des autres. Sans cesse, nous sollicitons leur alliance, ou leur cherchons querelle, souvent pour obtenir le même résultat : un échange et une reconnaissance.

ALBERT MEMMI

Notre identité, c'est notre façon de voir et de rencontrer le monde : notre capacité ou notre incapacité de le comprendre, de l'aimer, de l'affronter et de le changer.

CLAUDIO MAGRIS

L'identité est une réalité intime, un ressenti.

ERIK ERIKSON

Pour être confirmé dans mon identité, je dépends entièrement des autres.

HANNAH ARENDT

Quand je demande à quelqu'un d'où il vient j'espère toujours qu'il va me répondre : "C'est une histoire très compliquée".

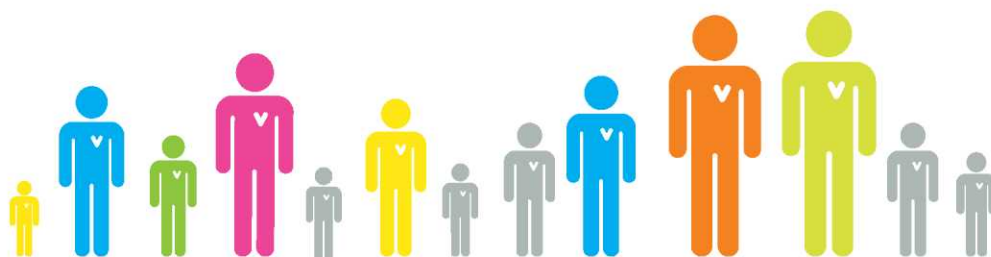
STUART HALL

Le contraire de l'identité, c'est l'assimilation. Le vivant se transforme, mais conserve son identité en assimilant ce qui lui est étranger et en évacuant ce qu'il ne peut surmonter.

JEAN-PAUL DESBIENS

Un être identique est un être pensant et intelligent doué de raison et de réflexion, qui peut se considérer soi-même comme une même chose pensante en différents temps et lieux.

JOHN LOCKE



JOIGNEZ VOTRE VOIX

et contribuez à l'essor du transport collectif

Partagez votre opinion en devenant membre de **Ma voix ma STM** et courez la chance de gagner des prix en argent.

Inscrivez-vous dès aujourd'hui

stm.info/mavoix



MOUVEMENT COLLECTIF



MERCREDI LE 4 NOVEMBRE 2015 DE 12H À 13H

CAMELOT
d'un
JOUR

RENDEZ-VOUS AU CENTRE-VILLE DE MONTRÉAL

